N° 100 JANVIER 1928.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Comment Dieu doit-il être aimé?

La Charité surnaturelle, amour allumé en notre cœur par la grâce, vise Dieu comme son objet premier et adéquat. C'est pour aimer Dieu en lui-même comme il s'aime lui-même que notre âme reçoit le don de l'amour. Mais en aimant Dieu, voici qu'à travers lui et pour lui, notre Charité vise d'autres objets, d'autres aimés. Aimant Dieu, nous devons adopter tous ses amours, aimer tous ceux qu'il aime, les aimer comme il les aime, en leur voulant le bien et la perfection qu'il leur veut.

Notre Charité surnaturelle absorbe notre cœur en Dieu pour lui ouvrir aussitôt de nouvelles perspectives. Associé aux amours de Dieu, notre cœur va se peupler d'innombrables amours.

Quels sont donc les objets de l'amour surnaturel? Qui devons-nous aimer dans la Charité?

Saint Thomas, après saint Augustin, indique trois objets principaux de la Charité. Parmi eux — disons-le tout de suite — l'amour du prochain prendra une immense extension. Il s'agira d'aimer tous les hommes qui vivent

en ce monde, et même davantage, puisque les béatifiés du ciel — anges et hommes — entreront dans le cadre de notre Charité.

Le premier objet de notre Charité, c'est Dieu lui-même. Magnifique en ses dons, il nous assure sa propre béatitude, en nous appelant à partager sa vie. Nous sommes en espérance de lui, en attendant de le posséder au ciel dans une éternelle sécurité. Comment n'aimerions-nous pas l'auteur même de ce suprême bonheur?

Mais, cette béatitude a comme premier bénéficiaire nous-mêmes. Nous sommes les appelés de l'amour ineffable, les répondants du cœur de Dieu. Sans doute, c'est par notre âme que nous participerons à cette béatitude divine; cependant notre corps sera associé à la gloire de notre âme, puisqu'il aura été l'instrument de sa sanctification. La Charité nous commande donc de nous aimer nous-mêmes : âme et corps. Dieu le veut; il est le premier à nous aimer. Comment refuserions-nous d'aimer avec lui ce qu'il aime?

Pour la même raison, notre Charité s'étendra à tous ceux qui sont aimés de Dieu : foule immense des âmes rachetées, entourées comme la nôtre des prévenances de la prédilection divine, appelées avec nous au même bonheur de la possession de Dieu.

Dieu, nous-mêmes et notre prochain : voilà donc, de par la Charité, nos obligatoires amours (1).

Étudions, en cet article, comment nous devons aimer Dieu dans la Charité.

(1) « Amicitia caritatis super communicatione beatitudinis fundatur. In qua quidem communicatione unum est quod consideratur ut principium influens beatitudinem, scilicet Deus; aliud est beatitudinem directe participans, scilicet homo et angelus; tertium autem est id ad quod per quandam redundantiam beatitudo derivatur, scilicet corpus humanum. Id quidem quod est beatitudinem influens

*
* *

Nous devons aimer Dieu pour lui-même, à cause de lui-même.

Dans la Charité, Dieu ne peut être aimé que pour le motif de son amabilité infinie. Il est lui-même, par sa perfection absolue, l'attrait vainqueur de notre attachement, son objet direct, sa joie et son repos.

Il nous arrive souvent d'aimer quelqu'un ou quelque chose à titre de simple intermédiaire. Pour aboutir à nos fins, nous sommes parfois obligés de passer par des moyens peu attirants : telle démarche nous coûte, mais nous nous y astreignons parce qu'elle doit servir nos intérêts ou les intérêts de quelqu'un qui nous est cher; nous prenons des remèdes désagréables en vue de guérir notre santé; nous fréquentons des gens déplaisants pour nous assurer leur protection. Ces moyens, ces intermédiaires ne sont pas recherchés ni aimés pour eux-mêmes; l'amour ne s'adresse pas à eux, mais aux buts qu'ils visent, aux satisfactions qu'ils procurent, aux gens qu'ils nous permettent d'atteindre.

Nous aimons encore quelqu'un à cause d'autre chose que lui-même, quand, sans aimer sa personne, nous aimons en lui une qualité qu'il possède, un avantage qu'il détient, une vertu qui le perfectionne. Il y a des gens qui nous plaisent par leur talent, leur savoir, leur art, leurs qualités morales, voire leur génie, et dont pourtant nous ne voudrions pas faire nos amis. Nous ne les aimons pas

est ea ratione diligibile qua est beatitudinis causa : id autem quod est beatitudinem participans potest esse duplici ratione diligibile; vel quia est unum nobiscum, vel quia est nobis consociatum in beatitudinis participatione : et secundum hoc sumuntur duo ex caritate diligibilia, prout scilicet homo diligit et seipsum et proximum. » (*Summa Theologica*. II^{a} II^{ae}, q. 25, a. 12.)

vraiment en eux-mêmes, mais à cause d'un mérite accidentel dont nous apprécions chez eux la valeur.

D'une troisième manière, il nous arrive d'aimer quelqu'un pour autre chose que lui-même, quand il est effet d'une cause que nous aimons pour elle-même. Nous avons des amis et, à cause d'eux, nous aimons ce qui leur appartient, par exemple leurs enfants, qui nous deviennent chers dans la mesure où ils le sont pour leurs parents et dans la mesure où ceux-ci le sont pour nous.

Enfin, il est une dernière façon d'aimer quelque chose sans pourtant l'aimer à cause d'elle-même, quand elle est la disposition, l'occasion ou le prétexte qui amène l'éclosion de l'amour vrai. Quelqu'un nous rend-il un grand service? Sans doute, nous profitons de ce bienfait, mais nous sommes mis en éveil de la bonté du bienfaiteur; nous en venons à reconnaître ses perfections et ses vertus, et bientôt nous l'aimons pour lui-même, pour son amabilité propre et jusqu'au dévouement désintéressé de l'amitié.

Saint Thomas donne la formule métaphysique de ces quatre manières d'aimer quelqu'un, non à cause de lui, mais à cause d'autre chose : il est aimé ou dans sa cause finale, c'est-à-dire uniquement comme intermédiaire; ou à la manière d'une cause formelle, en raison d'une perfection qu'il possède; ou dans sa cause efficiente, parce que c'est celui dont il dépend qui est surtout aimé; ou enfin dans les dispositions préparatoires à l'amour, parce qu'il accorde des prévenances qui le font aimer (1).

(1) « Est quadruplex genus causae : scilicet finalis, formalis, efficiens et materialis, ad quam reducitur etiam materialis dispositio, quae non est causa simpliciter sed secundum quid. Et secundum haec quatuor genera causarum dicitur aliquid propter alterum diligendum. Secundum quidem genus causae finalis, sicut diligimus medicinam propter sanitatem; secundum autem genus causae formalis, sicut diligimus hominem propter virtutem, quia scilicet vir-

Dieu n'a pas de cause finale. Il est finalité suprême, terme absolu de tout désir, de toute tendance, de tout vouloir, et donc objet direct de l'amour. On ne peut aimer Dieu que pour lui-même. L'excellence de sa perfection n'entre en comparaison avec aucune autre. Tout ce qui est aimé en dehors de lui ne mérite qu'amour relatif, et celui-ci n'est en équilibre que lorsqu'il s'ordonne à l'amour de Dieu. Tout ce que nous aimons doit nous servir à aimer Dieu, qui seul, en définitive, vaut d'être aimé pour lui-même et comme raison dernière de tout amour.

Dieu ne saurait être aimé à cause de l'une ou de l'autre de ses perfections dont l'attrait retiendrait notre cœur à l'exclusion de lui-même, comme lorsque nous aimons chez quelqu'un une perfection qui ne le représente pas tout entier et qui pourtant, seule, nous attache. Tout en Dieu doit nous attacher; nous ne pouvons l'aimer pour un de ses attributs sans l'aimer en tout lui-même, puisqu'il est, dans une unité absolue et sans division possible, l'absolu de toute perfection, l'exemplaire de toute bonté. En se portant sur des êtres créés, nos affections sont obligées de distinguer ce qui est valable de ce qui ne l'est pas, de reconnaître les qualités et d'exclure les défauts. Nos amitiés, les plus pleines, doivent parfois se résigner à ne pas tout approuver. Mais, pas d'exclusion possible dans l'amabilité divine dont la perfection d'ensemble est une, substantielle et indivise.

Enfin, nous ne pouvons pas aimer Dieu à cause d'un

tute formaliter est bonus et per consequens diligibilis; secundum autem causam efficientem, sicut diligimus aliquos, inquantum sunt filii talis patris; secundum autem dispositionem quae reducitur ad genus causae materialis, dicimur aliquid diligere propter id quod nos disposuit ad ejus dilectionem, puta propter aliqua beneficia suscepta; quamvis postquam jam amare incœpimus, non propter illa beneficia amemus amicum, sed propter ejus virtutem. » (II^a II^{ae}, qu. 26, a. 3.)

autre dont il dépendrait et qui serait aimé avant lui, comme nous aimons quelqu'un à cause de son père. L'amabilité divine n'est point dérivée ni dépendante. Tout ce que nous aimons en dehors de Dieu n'a de perfection et de bonté que par lui. Il est le principe de toutes choses; il est le père de toute amabilité.

Dieu n'a pas de cause, puisqu'il est la cause première de tout ce qui existe; ne lui cherchons donc pas une cause finale, une cause efficiente, une cause formelle qui rendraient compte de lui et à cause de quoi il pourrait être aimé par nous, avant d'être aimé pour lui-même. A lui seul appartient ce privilège effrayant et magnifique : être aimé uniquement pour soi; capter et absorber, sans réserve, tout l'infini de l'amour (1).

Il est un cas cependant où Dieu semble ne pas être aimé à cause de lui : lorsqu'on envisage seulement ses bienfaits et l'espoir des récompenses qu'Il a promises. Mais cette vue, plutôt égoïste, sur Dieu, n'est d'ordinaire qu'un acheminement à un attachement plus désintéressé. Notre manière humaine d'aimer se présente souvent de la sorte : un avantage escompté, une prévenance opportune, fixent l'attention de notre cœur; puis, bientôt nous découvrons des qualités que nous admirons, une perfection qui attire notre estime : parvenus à ce point, nous n'avons plus qu'un pas à franchir pour en venir à la vénération du véritable amour, c'est-à-dire à l'amitié. Dieu force l'attention de ceux qui craignent ses jugements mais qui espèrent tout de même ne pas être exclus, l'heure venue, du profit du ciel. Ces vues intéressées s'épurent d'ordinaire, par le fait

(1) « Primis tribus modis [praedictis] Deum non diligimus propter aliud, sed propter seipsum. Non enim ordinatur ad aliud sicut ad finem, sed ipse est finis ultimus omnium; neque etiam informatur aliquo alio ad hoc quod sit bonus, sed ejus substantia est ejus bonitas, secundum quam exemplariter omnia bona sunt; neque iterum ab alio bonitas inest, sed ab ipso omnibus aliis. » (ibid.)

des grâces de Dieu et d'une bonne volonté persistante; il vient un moment où l'attrait victorieux et la grâce souveraine tournent le cœur à aimer Dieu pour lui-même, dans le complet dévouement de la Charité (1).

*
* *

Ainsi donc, dans la Charité, nous aimons Dieu pour lui-même, c'est-à-dire à cause de lui, sans autre visée que lui, puisque sa bonté n'est en subordination d'aucune autre bonté. Mais, au surplus, c'est Dieu en lui-même, directement, immédiatement, que nous aimons.

Dieu, en lui-même, est éminemment connaissable puisqu'il est la vérité première; il est éminemment aimable puisqu'il est l'infini du bien. Mais, ici-bas, notre connaissance ne peut le saisir tel qu'il est en lui-même; c'est en connaissant les êtres créés que nous concluons au Créateur; c'est en considérant leurs perfections que, par voie de négation et par voie d'éminence, nous savons quelque chose des perfections divines. Ce que la foi vient ajouter à ce savoir se traduit en des formules qui laissent inévidentes à nos yeux les mystérieuses réalités qu'elles nous présentent. Nous ne voyons pas Dieu directement; nous le connaissons par d'autres choses que lui. Mais voici que le point d'arrivée de notre esprit devient le point de départ de notre cœur. Notre esprit n'aboutit pas à connaître Dieu en lui-même; il tient pourtant la certitude de son amabilité infinie. Dès lors, notre cœur en sait suffisamment pour

(1) « Quarto modo [scilicet secundum dispositionem quae reducitur ad genus causae materialis] Deus potest diligi propter aliud; quia scilicet ex aliquibus aliis disponimur ad hoc quod in Dei dilectione proficiamus; puta per beneficia ab eo suscepta, vel per praemia sperata, vel etiam per poenas quas per ipsum vitare intendimus. » (ibid.) Cf. IIª IIæ, q. 17, a. 8; q. 19, a. 7.)

s'attacher à Dieu tel qu'il est en lui-même, à toute la réalité d'amabilité qu'il possède, même dans ce que celle-ci peut avoir d'actuellement inconnaissable. Au delà de ce que la foi me dit de mon Dieu, au delà de ce que mon esprit en saisit, ma Charité s'unit à lui; mais je n'aime pas seulement en lui ce que j'en connais actuellement; c'est *lui* que j'aime, lui comme infiniment aimable, lui inconnu dans son essence intime, lui obscur et mystérieux tant que la « vision béatifique » ne déchirera pas le voile qui, ici-bas, le cache à mes yeux.

Le cœur, en effet, dépasse l'esprit; la perfection de l'amour ne se mesure pas à la perfection de la connaissance qui le motive. La connaissance est parfaite quand elle a épuisé par des idées claires tout ce qu'elle peut savoir de quelqu'un. L'amour n'est satisfait qu'autant qu'il s'unit à l'être aimé, même quand il n'en connaît pas totalement l'amabilité. D'un ami, notre connaissance nous dit la bonté, la vertu, la sagesse; mais ce que nous aimons, ce n'est ni la bonté, ni la vertu, ni la sagesse que nous discernons en cet ami, mais c'est *lui-même* que nous aimons, lui qui, d'autre part, est bon, vertueux et sage. A mesure que nous le connaissons par une expérience plus directe et plus prolongée, peut-être l'aimerons-nous davantage; mais ce n'est pas toujours vrai, car certaines lacunes insoupçonnées peuvent venir nous surprendre et inquiéter notre attachement. Bien des amours humains ne sont forts que de leurs illusions. Que la connaissance d'un être aimé soit superficielle ou adéquate, il reste que notre amour le vise lui-même directement; c'est lui, en tout ce qu'il est, même imparfaitement connu, que nous aimons et auquel notre affection adhère et s'unit (1).

(1) « Actus cognitivae virtutis perficitur per hoc quod cognitum est in cognoscente; actus autem virtutis appetitivae perficitur per

Notre Charité, on le voit, est plus riche de Dieu que notre foi. Celle-ci ne va qu'aux approches de la divinité; elle n'en dépasse point le seuil. Notre amour va jusqu'au cœur de la divinité; il s'y établit, puis il en rayonne, car, c'est en partant de l'amour de Dieu que notre Charité s'étend à tout ce que Dieu aime et nous commande d'aimer avec lui.

Pour le même motif, on comprend qu'au ciel la foi ne puisse plus suffire, quand nous serons mis en face de Dieu. La foi est une connaissance imparfaite et médiate. La « lumière de gloire » se substituera à elle pour une connaissance parfaite et immédiate. Alors, Dieu sera directement connu et non plus à travers le spectacle de ses œuvres et le « miroir » du monde créé. Quant à la Charité, elle subsistera au Ciel, où elle aura le même procédé, le même mouvement intime que sur la terre. De même qu'ici-bas nous aimons Dieu en lui-même, malgré l'essentielle déficience de la connaissance que nous en avons, de même, au Ciel, c'est *lui*, en lui-même, que nous aimerons, notre connaissance étant cette fois aussi riche que notre amour, puisque nous verrons face à face

hoc quod appetitus inclinatur ad rem. Et ideo oportet quod motus appetitivae virtutis sit in res secundum conditionem ipsarum rerum; actus autem cognitivae virtutis est secundum modum cognoscentis. Est autem ipse ordo rerum talis secundum se quod Deus est propter seipsum cognoscibilis et diligibilis, utpote essentialiter existens ipsa veritas et bonitas, per quam alia cognoscuntur et amantur. Sed quoad nos, quia nostra cognitio a sensu ortum habet, prius sunt cognoscibilia quae sunt sensui propinquiora; et ultimus terminus cognitionis est in eo quod est maxime a sensu remotum. Secundum hoc ergo dicendum est quod dilectio, quae est appetitivae virtutis actus, etiam in statu viae tendit in Deum primo, et ex ipso derivatur ad alia; et secundum hoc caritas Deum immediate diligit, alia vero mediante Deo. In cognitione vero e converso; quia scilicet per alia Deum cognoscimus, sicut causam per effectus, vel per modum eminentiae aut negationis, ut patet per Dyonisium in libro *de Div. nom.* » (II^{a} II^{ae}, q. 17, a. 4.)

celui que nous aimerons en lui-même, pour tout lui-même. Dès qu'il vit, l'amour peut avoir toute l'envergure de sa perfection : il se donne tout entier à celui qu'il aime, présent ou absent, connu totalement ou partiellement. La sécurité de la présence, la connaissance complète, ne sont que des perfectionnements accidentels de l'amour. Les saints aiment Dieu avec une aussi intense dilection, sur la terre que dans le Ciel (1).

Par là s'explique aussi qu'en ce monde la perfection de la vie spirituelle soit en équivalence de la perfection de la Charité pour Dieu et non pas de la perfection de la connaissance de Dieu. Il est des âmes qui, sans lumières profondes, sans théologie savante, sont unies à Dieu plus intimement que d'autres dont l'intelligence religieuse est plus cultivée ; car, encore une fois, c'est l'amour qui réalise l'adhérence et l'union à l'être aimé, et non pas l'intelligence qui nous le dénonce seulement comme digne d'amour (2).

*
* *

Il reste pourtant que notre Charité surnaturelle est portée dans notre cœur d'homme, qui est un vase bien fragile. Mais celui-ci est-il donc à la mesure de Dieu? Sa faiblesse n'impose-t-elle pas des limites à son élan de Charité? Dans la vertigineuse montée vers l'infini, le fini n'est-il point voué fatalement à un point d'arrêt?

Eh bien, non; ne parlons point d'arrêt, ni de limite, dans notre Charité. Selon le mot de saint Bernard, « la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure ».

(1) « Caritas est amor; de cujus ratione non est aliqua imperfectio; potest enim esse et habiti et non habiti, et visi et non visi. Unde caritas non evacuatur per gloriae perfectionem, sed eadem numero manet. » (I^a II^{ae}, q. 67, a. 6.)

(2) « Caritas est quae, diligendo, animam immediate Deo conjungit spiritualis vinculo unionis. » (II^a II^{ae}, q. 27, a. 4, ad 3.)

On ne mesure pas une fin : c'est elle qui mesure les moyens qui la doivent conquérir. Il n'y a donc pas d'excès possible dans le vouloir d'une fin valable : on ne la veut jamais trop. Par exemple, on ne veut jamais trop l'étude, la santé, la vertu. Il n'y a pas de plus ou moins à faire intervenir ici dans ce vouloir ; il s'agit d'un vouloir sans possibilité de restriction, d'un vouloir absolu. Où l'excès pourra venir, exigeant la réglementation et la mesure, c'est à propos des moyens nécessaires ou utiles à la réalisation de cette fin. On a beau ne jamais aimer assez l'étude, il faut tout de même, dans une situation de vie donnée, réglementer le temps et la façon d'étudier. Il est entendu que l'on n'aime jamais trop la vertu et que viser cette fin est toujours de saison ; mais encore faut-il que la prudence intervienne pour raisonner pratiquement des actes vertueux et les adapter aux circonstances. Ici, la raison doit vérifier, juger, discerner : elle doit peser l'opportunité, les tenants et aboutissants de toute action ordonnée à la fin vertueuse.

Dieu est la fin qui doit attirer tout à lui, capter tout désir et tout vouloir. Que viendrait faire une limite, imposée par la raison, à cet attrait? Les dosages de la prudence n'ont rien à voir avec cette exigence péremptoire : toujours et en toutes circonstances, pour tous et pour tout, Dieu est fin suprême. Rien ne saurait s'évader de cette trajectoire de l'amour qui, en dernier terme, doit viser Dieu. Il n'y a donc qu'à l'aimer sans restriction ni mesure. Cet amour est lui-même la fin de tous nos autres amours : tout ce que nous aimons comme tout ce que nous faisons doit nous servir à aimer Dieu (1).

(1) « Sicut Philosophus dicit, in I Polit., « appetitus finis in omnibus artibus est absque fine et termino : eorum autem quae sunt ad finem est aliquis terminus ». Non enim medicus imponit aliquem ter-

Nos affections et nos œuvres doivent, disons-nous, nous servir à aimer Dieu. Cette fois, nous ne sommes plus en face d'une fin, mais en face de moyens. La raison prudentielle reprend donc ici son droit d'intervention pour modérer et apprécier ce qu'il nous convient d'aimer ou de ne pas aimer pour Dieu, les circonstances pratiques de notre dévouement affectueux, la qualité et la convenance des actes vertueux qui nous incombent. La prière, le culte, le zèle apostolique, les actes extérieurs de la Charité, l'amour du prochain, seront donc soumis à la mesure ; notre prudence doit en discerner l'à-propos et l'adaptation aux fins mêmes de la Charité surnaturelle. Celle-ci commande ce choix prudent de tout ce qui doit la servir et la renforcer. Quant à l'amour de Dieu, il doit vivre et s'affirmer avant tout calcul prudentiel. Il s'impose à la prudence elle-même, qui en reçoit sa règle et son impulsion (1).

* * *

Nous ne pouvons donc pas trop aimer Dieu. Jamais

minum sanitati, sed facit eam perfectam quantumcumque potest; sed medicinae imponit terminum; non enim dat tantum de medicina quantum potest, sed secundum proportionem ad sanitatem; quam quidem proportionem si medicina excederet, vel ab ea deficeret, esset immoderata. Finis autem omnium actionum humanarum et affectionum est Dei dilectio, per quam maxime attingimus ultimum finem. Et ideo in dilectione Dei non potest accipi modus sicut in re mensurata, ut sit in ea accipere plus et minus : sed sicut invenitur modus in mensura in qua non potest esse excessus, sed quanto plus attingitur regula, tanto melius est. Et ita quanto plus Deus diligitur, tanto dilectio est melior. » (II^a II^{ae}, q. 27, a. 6.)

(1) « Objectum divinae dilectionis quod est Deus, excedit judicium rationis. Et ideo non mensuratur ratione, sed rationem excedit. Nec est simile de interiori actu caritatis et exterioribus actibus. Nam interior actus caritatis habet rationem finis : quia ultimum bonum hominis consistit in hoc quod anima Deo inhaereat, secundum illud Psalm. : « Mihi adhaerere Deo bonum est. » Exteriores autem actus sunt sicut ad finem. Et ideo sunt commensurandi et secundum caritatem et secundum rationem. » (ibid., ad 3.)

d'excès déraisonnable dans cette fidélité et ce dévouement de notre cœur à Dieu.

Cependant, une dernière question se pose : Jusqu'à quel point nous est-il possible d'aimer Dieu?

Totalement, répondra-t-on. Mais encore, quelle signification précise donner à ce mot? Car on peut l'entendre de diverses façons.

En disant que Dieu doit être aimé totalement, veut-on affirmer que Dieu doit être aimé en tout ce qu'il est lui-même, dans la totalité complète de son être et de ses perfections? En ce sens, c'est clair, nous devons aimer Dieu totalement. Il est inconcevable que nous envisagions en lui quelque chose qui ne mériterait point notre amour. Nos amitiés humaines ont besoin parfois d'opérer un certain triage des qualités et des défauts, de désapprouver ce qui est blâmable chez ceux qui nous sont le plus chers; et quelle souffrance pour notre affection si nous voyons le mal faire des progrès sur le bien dans la conscience d'un ami? Par sa plénitude de Bien souverain, Dieu, entièrement parfait dans l'unité de son être et de ses attributs, met en complète sécurité notre Charité, dont l'objet divin n'est jamais menacé de s'amoindrir ou de péricliter (1).

Nous devons aimer Dieu totalement dans un autre sens que voici : nous devons l'aimer dans toute la mesure de notre possible, autant que nous en sommes capables, par toutes nos forces naturelles et surnaturelles, ordonnant au règne et au service de cet amour premier tout ce qui est, en nous, pensées, affections, actions. N'avons-nous pas le

(1) « Cum dilectio intelligatur quasi medium inter amantem et amatum, cum quaeritur an Deus possit totaliter diligi, tripliciter potest intelligi. Uno modo, ut modus totalitatis referatur ad rem dilectam. Et sic Deus est totaliter diligendus : quia totum quod ad Deum pertinet homo diligere debet. » (II^{a} II^{ae}, qu. 27, a. 5.)

précepte : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force »? (1)

Est-ce à dire qu'en aimant Dieu de la sorte, nous puissions parvenir à l'aimer autant qu'il est digne d'être aimé? Non, c'est impossible. Nous aimons quelqu'un en proportion du bien qu'il représente. Tant que notre amour se tient à un être fini, il est au niveau de son objet. Mais si c'est Dieu, dans l'infini de sa bonté, qui s'ouvre devant notre cœur, que peut celui-ci, pour répondre à l'appel? Tout de même, il n'est pas de taille à faire jaillir de lui un amour infini. L'être créé, serait-il le plus ardent des Séraphins, le plus extasié des bienheureux, le plus saint des mortels, est toujours en déficit, dans son amour, devant l'Infinie Bonté (2).

Dieu seul — privilège inaliénable — peut s'aimer d'un amour adéquat, infiniment. Il est si grand qu'il est toujours solitaire, même en amour. Il nous aime plus que nous ne saurions l'aimer. Mais n'est-ce pas là le caractère le plus divin de l'amour : donner plus qu'on ne reçoit, ne pas être égalé en dévouement, toujours dépasser, en aimant, l'amour le plus généreux qu'on nous puisse offrir!

Le Saulchoir.

Fr. H.-D. Noble, O. P.

(1) « Alio modo potest intelligi ita quod totalitas referatur ad diligentem. Et sic etiam Deus totaliter diligi debet : quia ex toto posse suo debet homo diligere Deum, et quidquid habet ad Dei amorem ordinare, secundum illud Deut. VI, v. 5 : « Diliges Dominum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua et ex tota fortitudine tua. » (ibid.)

(2) « Tertio modo potest intelligi secundum comparationem diligentis ad rem dilectam, ut scilicet modus diligentis adaequet modum rei dilectae. Et hoc non potest esse. Cum unumquodque intantum diligibile sit inquantum est bonum, Deus, cujus bonitas est infinita, est infinite diligibilis; nulla autem creatura potest Deum infinite diligere, quia omnis virtus creaturae, sive naturalis, sive infusa, est finita. » (ibid.)

La purification passive de l'espérance

Presque toujours la purification passive de l'espérance suit immédiatement celle de la foi, comme, dans l'instant de la justification ou conversion du pécheur, l'acte d'espérance suit l'acte de foi. Le Seigneur creuse à nouveau le même sillon, dans le même sens, mais beaucoup plus profondément.

L'âme est maintenant convaincue que la seule réalité qui compte, l'unique nécessaire est la vie éternelle, mais elle se demande alors si elle y parviendra.

L'espérance est la vertu essentiellement surnaturelle, par laquelle nous tendons vers Dieu, comme vers notre béatitude suprême, en nous appuyant pour parvenir jusqu'à Lui sur sa miséricorde et sa toute-puissance auxiliatrice. L'objet premier de l'espérance, c'est Dieu à posséder éternellement; le motif formel de cette vertu théologale, c'est Dieu secourable : *Deus auxilians*, comme le motif formel de la foi est Dieu révélateur : *Veritas prima revelans*.

Certes nous avons cette espérance; c'est bien Dieu que nous désirons atteindre et posséder toujours, et nous demandons souvent la grâce nécessaire au salut. Mais ne laissons-nous pas traîner en quelque sorte notre espérance sur des biens temporels, que nous estimons peut-être utiles à notre salut et qui ne le sont pas, sur des biens humains, qui, le Seigneur le sait, nous seraient nuisibles, empêcheraient les biens supérieurs qui viennent à l'âme par le détachement et l'humilité? De même n'y a-t-il pas de l'alliage dans notre espérance du côté du motif qui l'inspire?

sans doute c'est en Dieu, en son secours que nous espérons, mais ne mettons-nous pas trop notre confiance en nous-même, en notre savoir-faire, en notre énergie, en nos amis, en divers secours humains qui se trouvent à notre portée, quittes à passer par des moments de découragement, lorsque nous ne réussissons pas et que ces secours nous font défaut? (1)

§ 1. — *L'épreuve surtout du côté de Dieu*

Si le bon Dieu, pour purifier notre espérance, pour nous mieux apprendre quel est son véritable objet et son très pur motif, nous enlevait subitement les biens temporels que nous désirons : situation, honneurs semble-t-il mérités, influence, secours humains qu'on peut attendre des amis; si, par une disposition spéciale et mystérieuse de la Providence, nos supérieurs, sans qu'il y ait même en cela de leur faute, après nous avoir manifesté de l'estime, ne nous témoignaient plus aucune confiance; si nous découvrions en même temps notre fragilité, notre impuissance, la gravité de nos fautes, si au même moment des obstacles imprévus surgissaient pour nos œuvres et pour nous, des contradictions tenaces, des calomnies, peut-être aussi la maladie et l'abandon de nos soutiens naturels, espérerions-nous encore « contre toute espérance » humaine, pour ce seul motif tout surnaturel : « Dieu n'en reste pas moins infiniment secourable »?

Ainsi ont espéré les saints, mettant leur confiance en la

(1) Sur cet alliage naturel, qui diminue le mérite des actes des vertus théologales, cf. saint Thomas, IIª IIæ, q. 2, a. 10. Le motif humain, qui se mêle au motif divin, provoque, non pas l'acte surnaturel, mais un acte naturel concomitant de qualité inférieure, comme chez celui qui veut encore surnaturellement aller à la messe du dimanche par un reste de foi chrétienne, mais qui le fait aussi naturellement parce que c'est la coutume de sa famille, de sorte que si cette coutume disparaissait, il n'y irait peut-être plus.

grâce divine toujours offerte pour notre salut, croyant bien que le Seigneur ne nous abandonne pas le premier, et ne cessant de lui dire : « *Non permittas me separari a te* », ne permettez pas que je me sépare de vous ; mais soutenez mon espérance, donnez-moi d'espérer quoi qu'il arrive : « *In te, Domine, speravi, non confundar in aeternum* ».

Ainsi espéra le saint homme Job dépouillé de tout, lorsqu'il dit : « Le Seigneur m'avait donné tous ces biens. Il me les a repris : que son nom soit béni à jamais. » Ainsi espéra saint Jean Baptiste dans sa prison, lui qui avait annoncé le royaume de Dieu et qui le voyait combattu par toutes les puissances du monde ; ainsi espérèrent les Apôtres au milieu des persécutions et avec eux tous les martyrs. Ainsi espéra saint Jean de la Croix jeté dans un cachot, où il avait à peine, à un moment du jour, assez de lumière pour dire l'office divin, et où il ne voyait plus qu'obstacles à l'œuvre qu'il avait mission d'accomplir.

De même l'âme, qui passe par la nuit de l'esprit, doit espérer contre toute espérance. La lumière surnaturelle, dont Dieu se sert pour la purifier, lui montre si bien la hauteur de l'idéal à atteindre, la grandeur de la perfection chrétienne, qu'il lui semble qu'elle n'a encore rien fait, que tout est à faire ; ainsi pensait le Curé d'Ars, chaque jour mieux éclairé sur la grandeur du sacerdoce et se sentant si éloigné du but à atteindre. Sous cette lumière et par opposition à l'idéal entrevu, l'âme perçoit ici si bien ses misères, dit saint Jean de la Croix, qu'elle « se voit anéantie dans une cruelle mort de l'esprit. Il lui paraît certain que Dieu l'a rejetée, qu'il l'a en horreur, qu'Il l'a précipitée dans les ténèbres (1) ». « Elle se sent vide, pauvre, étrangère à toute grâce (2). » « Ajoutez à cela la mémoire des prospérités passées, parce que, avant d'entrer dans

(1) *Nuit obscure*, l. II, ch. VI. — (2) Ibid., ch. IX.

cette nuit, de telles âmes ont pour l'ordinaire reçu beaucoup de consolations en Dieu et l'ont servi avec zèle. C'est pourquoi la privation de ce bonheur et la persuasion que rien n'en sera rendu redoublent l'intensité de la souffrance (1) ».

De plus, le Seigneur permet que ces âmes soient ici tentées par le démon, qui cherche à combattre le travail de Dieu et de l'ange gardien comme à armes égales, pour fermer l'accès de l'union divine. Il s'efforce « d'inspirer des terreurs et des troubles spirituels extrêmement pénibles (2) ». Il tente ici particulièrement les âmes contre le mystère de la prédestination, contre la sainteté du bon plaisir divin, pour leur faire voir en lui un caprice absolument arbitraire. Une voix semble dire : « Si tu es prédestinée, quoi que tu fasses tu seras sauvée; si tu ne l'es pas, à quoi bon la prière et la lutte pour avancer? »

Le directeur répond : « Ces paroles sont aussi insensées que celles du laboureur qui dirait : « Si l'été prochain, selon les décrets de la Providence, je dois avoir du blé, à quoi bon labourer et semer? et si la moisson ne doit pas venir, le travail sera aussi en pure perte! » C'est folie, parce que la Providence et la Prédestination ne portent pas seulement sur la fin, mais aussi sur les moyens qui y conduisent. Labourez et semez si vous voulez voir la moisson. » Le directeur rappelle aussi parfois comment sainte Catherine de Sienne répondit au démon du tac au tac : « Si je suis prédestinée, à quoi bon tes efforts pour me perdre? si je ne le suis pas, ne te donne pas tant de peine ».

Mais, comme le dit sainte Thérèse (IV^e^ Demeure, ch. 1), « l'entendement (de la personne ainsi tentée) est si obscurci, qu'il est incapable de saisir la vérité : il croit tout ce que l'imagination lui représente et toutes les folies que le démon lui suggère ».

(1) *Nuit obscure*, l. II, ch. VII. — (2) Ibid., ch. XXIII.

La mauvaise voix insiste : « Es-tu prédestinée, tu l'ignores, et alors comment peux-tu avoir une espérance certaine? » Le démon voudrait faire croire que la certitude de l'espérance est nulle, si elle n'est pas spéculative, comme celle de la foi, et qu'elle doit porter sur le fait même du salut. Or le salut est incertain : nous pouvons résister à la grâce de Dieu, et par suite être privés d'autres secours divins, peut-être de celui de la bonne mort. Bien plus, l'âme, loin de voir en elle des signes de prédestination, croit y découvrir des signes contraires; d'où la crainte d'être réprouvée, telle que la connut Henri Suso, lorsque le démon lui disait : « A quoi bon tes bonnes œuvres, tu es déjà réprouvé? comment veux-tu lutter contre les décrets éternels de Dieu? » (Vie du bienheureux, ch. 26.)

Le directeur spirituel, plein de compassion, dira, avec saint Thomas, que la certitude de l'espérance n'est pas une certitude spéculative, comme celle de la foi aux mystères révélés, mais une certitude pratique, celle d'une *tendance, qui est infailliblement*, sous la lumière de la foi, *dans la vraie direction* du but à atteindre : confiance en Dieu infiniment secourable et en ses divines promesses (1). Il ajoutera qu'il ne faut pas scruter les insondables desseins de Dieu (2), et qu'un des signes de prédestination se trouve précisément en ces grandes peines intérieures, lorsqu'on les supporte en union avec Notre-Seigneur, en redisant les sept paroles qu'il prononça pendant son agonie, et qu'il y a là comme une participation à la Passion

(1) II^{a} II^{æ}, q. 18, a. 3 : « Certitudo invenitur in aliquo dupliciter, scilicet essentialiter et participative. *Essentialiter* quidem invenitur in vi cognoscitiva; *participative* autem in omni eo quod a vi cognoscitiva movetur *infallibiliter ad finem suum*, secundum quem modum dicitur quod natura certitudinaliter operatur, tanquam mota ab intellectu divino, certitudinaliter movente unumquemque ad suum finem... Et sic etiam *spes certitudinaliter tendit in suum finem*, quasi participans certitudinem a fide, quae est in vi cognoscitiva. »

(2) Cf. *Imitation de Jésus-Christ*, l. III, c. 58.

rédemptrice, tandis qu'au contraire, bien malheureux sont ceux qui, dans une tranquillité apparente, boivent l'iniquité comme de l'eau.

Mais ces réponses du directeur ne suffisent pas lorsque la tentation se fait plus intense. « Durant cette tempête, dit sainte Thérèse, on est incapable de recevoir aucune consolation » (VI^e^ Demeure, ch. 1). Angèle de Foligno fait entendre ce cri : « Je n'ai plus aucune espérance (1) », comme Jérémie en ses Lamentations (III, 1-18) s'était écrié : « Je suis sous la verge de la fureur de Dieu ; il m'a conduit dans les ténèbres et non dans la lumière. Contre moi il tourne et retourne sa main tout le jour. Il a fait dépérir ma chair, il a brisé mes os. Il a bâti autour de moi... Il m'a entouré d'un mur, pour que je ne sorte pas... J'ai beau crier et implorer du secours, il rejette ma prière ; Il a fermé mon chemin avec des pierres de taille... Il m'a jeté dans la désolation... Il a tendu son arc contre moi, Il m'a rassasié d'amertume... Tu m'as enlevé la paix. Et j'ai dit : C'est fini pour moi, je n'ai plus en Dieu aucune espérance : *Periit finis meus et spes mea a Domino.* »

Il faut pour surmonter cette tentation la prière ardente que fit alors ce prophète : « Et pourtant les bontés de Dieu ne sont pas épuisées ; ses compassions ne sont pas à leur terme... C'est pourquoi je veux espérer en lui » (Ibid., 22-24). Seigneur, s'écrie l'âme éprouvée, donnez-moi d'espérer en vous, ressuscitez mon espérance. — Ce cri de l'âme n'est jamais poussé en vain. On ne sent point toujours qu'on est exaucé, mais on continue de prier, et c'est un signe que Dieu exauce, car, sans une nouvelle grâce actuelle, la prière ne continuerait pas ainsi à jaillir du cœur. « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. »

(1) Cf. Acta Sanctorum, 4 Jan. c. 2, n. 26.

Parfois la tentation redouble et l'âme s'écrie encore comme le prophète : « Vous êtes trop juste, Seigneur, pour que je conteste avec vous ; laissez-moi cependant vous le dire : pourquoi les méchants prospèrent-ils et les impies vivent-ils en paix? (1) »... « Jusqu'à quand, Seigneur, crierai-je vers toi? dit un autre prophète. J'ai supplié avec violence, et tu ne viens pas à mon secours (2). » Job dans sa douleur va plus loin encore : « Qu'importe après tout? Car, j'ose le dire, le Seigneur détruit l'innocent comme le coupable... Il se rit des épreuves du juste. La terre est livrée aux mains de l'impie (3). » Pour un peu l'âme céderait tout à fait à la tentation de murmure, parfois c'est celle même de blasphème qui se présente.

Il faut à nouveau supplier Dieu de nous donner d'espérer en Lui, de créer en nous la confiance en sa miséricorde : « *Sana me, Domine, et sanabor*; *salvum me fac, et salvus ero* : Guéris-moi, Seigneur, et je serai guéri ; sauve-moi, et je serai sauvé (4). » « *Converte nos, Domine, ad te, et convertemur* : Convertis-nous, Seigneur, et nous serons convertis (5). » « *Exsurge, Domine, adjuva nos : et redime nos propter nomen tuum* : Lève-toi, Seigneur, viens à notre secours, et pour la gloire de ton nom relève-nous (6). » Alors, avec cette prière persévérante, l'espérance héroïque s'élève progressivement dans l'âme comme un *leitmotiv* oublié, très doux et très puissant, qui finit bientôt par s'imposer, par dominer toutes les voix d'enfer, par éclater en quelque sorte en hymne de confiance souveraine et de parfait abandon : « Le Seigneur ne rejette pas à toujours ; mais après avoir affligé, il a compassion selon son infinie miséricorde (7). » « *Dominus est qui mortificat, Dominus est qui vivificat* (8) : C'est Lui qui mortifie, et c'est Lui qui

(1) Jérémie, XII, 1. — (2) Habac, I, 1. — (3) Job, IX, 22-24. — (4) Jérémie, XVII, 14. — (5) Lamentations, V, 21. — (6) Ps. XLIII, 26. — (7) Lamentations, III, 31. — (8) I Reg., II, 6.

vivifie » ; il conduit à toute extrémité et il en ramène. « Ceux qui espèrent en Dieu recevront de nouvelles forces, ils élèveront leur vol comme des aigles. Ils courront et ne se lasseront point (1). » « *In te, Domine, speravi, non confundar in aeternum* : Je serai sauvé, Seigneur, parce que j'ai espéré en toi (2). »

Alors, sous une illumination supérieure du don d'intelligence, l'âme découvre, comme par un premier regard, la supériorité infinie du motif formel de l'espérance : la Toute-Puissance auxiliatrice. Qu'importent toutes les peines, désillusions et contradictions d'ici-bas, pourvu que j'arrive au terme de mon voyage vers l'éternité? et que sont les secours des hommes en comparaison de celui de Dieu, qui ne nous abandonne pas le premier? Ne permettez pas, Seigneur, que je me sépare de vous, *non permittas me separari a te*, et donnez-moi d'espérer en vous jusqu'à la fin. Mon salut est incomparablement mieux assuré entre vos mains qu'entre les miennes (3).

(1) Isaïe, XL, 31. — (2) Ps. XXX, 2.

(3) On a dit parfois que la doctrine thomiste de la grâce est inconciliable avec l'espérance ; cette objection n'est autre que celle qui se présente à la pensée dans cette nuit de l'esprit. La réponse de saint Thomas est que le motif formel de notre espérance ne peut être notre effort humain, comme si celui-ci était capable de rendre efficace la grâce de Dieu ; ce motif formel est la Toute-Puissance auxiliatrice, d'où procède la grâce intrinsèquement efficace. Et tout ce que nous venons de dire de la purification passive de l'espérance confirme grandement cette doctrine de saint Thomas, qui vient du reste en droite ligne de saint Paul et de saint Augustin, et qui repose sur cette parole de Notre-Seigneur : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »

Sainte Thérèse dit dans le récit de ce qu'elle appelle sa conversion (*Vie*, ch. VIII et IX) : « Je suppliais Dieu de me venir en aide. Mais une chose me manquait sans doute, je crois m'en rendre compte à présent : *c'est que je ne me confiais pas entièrement en sa Majesté et ne me défiais pas absolument de moi-même...* Je n'avais personne pour me donner la vie et *j'étais hors d'état de la prendre moi-même. Celui qui pouvait me la donner avait raison de me refuser son assistance*, puisque tant de fois déjà Il m'avait ramenée à Lui et toujours je l'avais abandonné... *Je le suppliai de me donner en cet instant la force de ne plus l'offenser...* Mon recours à sainte Madeleine m'apporta une *grâce par-*

Dans cette nuit de l'esprit, où brille déjà une première étoile : *Deus, Veritas prima revelans*, Dieu, Vérité première révélatrice, on voit maintenant de plus en plus apparaître une seconde étoile : *Deus auxilians*, Dieu secourable, et au-dessous de lui les deux médiateurs : le Christ Jésus, notre Sauveur, et Marie auxiliatrice. L'âme connaît vraiment combien toute énergie naturelle est impuissante à accomplir la moindre œuvre surnaturelle, combien saint Paul a dit vrai : « Nous ne sommes pas capables de tirer de nous-mêmes, comme venant de nous-mêmes la moindre pensée profitable pour le salut. » — « C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir (1). » — « Le cœur du roi est dans sa main comme un cours d'eau. Il l'incline comme Il veut (2). » — « Qui donc lui a donné le premier? *Quis prior dedit illi?* (3) » — « Ainsi l'élection ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de celui qui fait miséricorde (4). » « C'est Lui qui opère tout en tous (5). » « C'est en Lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être (6). » « De Lui, par Lui et pour Lui sont toutes choses (7). » Le mystère terrible et doux de la prédestination n'est plus une pierre d'achop-

ticulièrement efficace. C'est qu'alors je n'espérais plus rien de moi, j'attendais tout de Dieu. Si je m'en souviens, je dis à Notre-Seigneur que je ne me lèverais point de là qu'il n'eût exaucé ma prière. Il l'exauça, j'en suis convaincue, car *à partir de ce jour mes progrès furent sensibles* » (*Vie*, ch. IX). — Item *Chemin de la perfection*, ch. XXXII, trad. des Carmélites, p. 235.

Cette page de sainte Thérèse montre qu'elle a finalement compris que même notre coopération à la grâce vient de Dieu ; cette doctrine, entendue comme elle l'entendait, ne porte pas à se croiser les bras et à rester dans la paresse quiétiste ; mais elle porte au contraire à une attention plus soutenue aux prévenances divines et à une plus parfaite fidélité. Si nous demandons trop peu de nous-mêmes, c'est que nous ne pensons pas assez que c'est « Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire ». — « Seigneur, disait saint Augustin, donnez-moi de faire ce que vous commandez, et commandez ce que vous voulez : *Domine, da quod jubes, et jube quod vis.* »

(1) Phil., II, 13. — (2) Prov., XXI, 1. — (3) Rom., XI, 35. — (4) Rom., IX, 16. — (5) I Cor., XII, 6. — (6) Act., XVII, 28. — (7) Rom., XI, 36.

pement, l'âme saisit toute la distance qu'il y a entre le bon plaisir parfaitement saint de Dieu et un caprice arbitraire; elle dit alors avec sainte Thérèse : « Plus les choses divines sont difficiles à comprendre, plus elles m'inspirent de dévotion (1) », leur obscurité n'est pas celle de l'absurdité, ni de l'incohérence, elle provient d'une lumière trop forte pour nos faibles yeux.

§ 2. — *Influence du démon en cette épreuve, selon saint Jean de la Croix.*

Le chapitre XXIII du livre II de *la Nuit obscure* de saint Jean de la Croix montre bien comment, en cette purification passive de l'espérance, s'exercent simultanément l'action divine illuminatrice et celle du démon, qui veut empêcher l'âme de monter; on y voit comment le Seigneur fait indirectement servir la tentation à ses fins très hautes :

« Plus les communications de Dieu sont spirituelles, intérieures, éloignées des sens, moins le démon est capable d'arriver à les comprendre. La sécurité de l'âme dépend donc surtout du caractère de ses relations intérieures avec Dieu; il faut qu'elles soient indépendantes des sens, de la partie inférieure, et que ceux-ci soient tenus dans l'obscurité, de façon à n'y participer en rien et à les ignorer... Tout reste secret entre l'esprit et Dieu. Il est bien vrai pourtant que souvent, quand ces communications spirituelles et intérieures très secrètes existent dans l'âme, bien que le démon ne puisse découvrir leur sens ou leur nature, il lui est possible de conjecturer que l'âme jouit de ces avantages, rien qu'au long silence et au repos que certaines de ces grâces imposent aux sens et puissances de la partie inférieure. Alors, comme il voit qu'il lui est impossible de les combattre au fond de l'âme, il use de tous ses

(1) *Vie*, ch. XXVIII.

moyens pour troubler et soulever la partie sensitive, qui est celle où il peut atteindre. Par la douleur, l'horreur, l'effroi qu'il excite, il s'efforce d'alarmer la partie supérieure et spirituelle de l'âme, au sujet du bien dont elle est favorisée et dont elle jouit en ce moment. Mais il arrive souvent, quand la communication d'une telle contemplation envahit uniquement l'esprit et y domine fortement, que tout l'effort du démon, pour y mettre obstacle et troubler l'âme, ne lui sert de rien...

« D'autres fois, quand la communication spirituelle n'est pas limitée à l'esprit... le démon arrive plus facilement à troubler... Quand Dieu agit par l'intermédiaire du bon ange, il arrive aussi que le démon constate l'une ou l'autre faveur accordée à l'âme... Il remplit alors parfois l'âme de trouble, la terrifie, et aucun tourment de cette vie n'est comparable à celui-là. Cette communication d'horreur se fait assez perceptiblement d'esprit à esprit; elle est clairement ressentie par tout ce qui est corporel et plus pénible que toute douleur des sens. Cela ne dure que peu de temps, car si l'épreuve se prolongeait, l'esprit quitterait le corps par la véhémence de l'adversaire. Quand l'attaque a cessé, il en reste le souvenir qui est lui-même une souffrance aiguë. Tout ce que nous venons de dire est reçu par l'âme à l'état passif; elle ne peut rien faire ni pour ni contre. Il faut noter pourtant que le bon Ange, en permettant au démon d'atteindre l'âme par la terreur spirituelle, a en vue sa purification; il veut la disposer, par cette sorte de vigile, à la grande fête ou faveur spirituelle que lui prépare Celui qui ne mortifie jamais sans un but de vie et n'humilie que pour exalter. Cet heureux effet ne tarde jamais longtemps à se produire. En proportion de la terrible purification ténébreuse qu'elle a soufferte, l'âme reçoit une admirable et savoureuse contemplation spirituelle parfois si sublime, qu'il est impossible de la traduire en langage humain. Or

c'est la souffrance infligée à l'âme par l'esprit du mal qui lui a communiqué la grande subtilité qui prépare à recevoir ce bien (1)... »

« Quand l'âme est déjà avancée dans la purification spirituelle, est-il dit plus haut (2), elle éprouve des angoisses d'amour. Elle se lève la nuit — ce qui veut dire dans ces ténèbres purificatrices — poussée par les affections de la volonté. Avec la force et les angoisses de la lionne ou de l'ourse en quête des petits qu'on leur a ravis, cette âme blessée se met à la recherche de son Dieu. Se trouvant dans les ténèbres, elle se sent séparée de lui alors qu'elle meurt de son amour. Et c'est là l'amour impatient que nul ne peut supporter longtemps; s'il n'aboutit pas, il ne reste qu'à mourir. Nous le voyons par Rachel quand elle dit à Jacob : *Da mihi liberos, alioquin moriar* : « Donne-moi des enfants, où je meurs » (Genèse, xxx, 1). Cela donne une idée des souffrances spirituelles qu'éprouvent au purgatoire les âmes qui arrivent au terme de la purification et qui désirent si ardemment la vision de Dieu (3).

§ 3. — *L'espérance purifiée et le véritable abandon à la volonté de Dieu.*

On voit dès lors combien se sont trompés les quiétistes lorsqu'ils conseillaient aux âmes ainsi éprouvées et tentées de désespoir, de faire le sacrifice de leur salut sous prétexte de pur amour, alors que ces âmes devaient faire, avec la grâce de Dieu, un acte héroïque d'espérance (4). La grâce

(1) *Nuit obscure*, l. II, 4e vers, ch. xxiii. — (2) *Ibid*, l. II, ch. xiii.
(3) Voir sur ce point sainte Catherine de Gênes.
(4) On lit parmi les propositions condamnées de Molinos celle-ci : « Qui suum liberum arbitrium Deo donavit, de nulla re debet curam habere, nec de inferno, nec de paradiso, nec debet desiderium habere propriae perfectionis... nec propriae salutis, cujus spem purgare debet » (Denzinger, 1232). — Parmi les propositions condamnées de Fénelon, on lit celles-ci : « *Sacrificium circa aeternam beatitudinem* in uno extremarum probationum casu fit (non solum conditionale, sed) *aliquomodo absolutum* » (Denz., 1334) — « In extremis probationibus

en effet perfectionne la nature et ne la détruit pas; or l'homme, dont la volonté est spécifiée par le bien, ne peut pas ne pas vouloir la béatitude, sa fin ultime (1). La vertu d'espérance, loin d'être incompatible avec la charité parfaite, est de plus en plus vivifiée par elle. Déjà par l'espérance, nous désirons Dieu, notre bien suprême, en nous subordonnant à lui, au lieu de le subordonner à nous (2). Par la charité nous l'aimons pour lui-même, et nous voulons notre salut pour lui rendre gloire éternellement.

Sans doute l'âme ainsi éprouvée doit accepter cette épreuve purificatrice, tant qu'elle durera, selon le bon plaisir divin; elle doit vivre dans l'abandon à la volonté de Dieu (3); mais ce n'est pas là sacrifier son salut; ce

potest animae *invincibiliter* persuasum esse persuasione reflexa, et quae non est intimus conscientiae fundus, se juste reprobatam esse a Deo » (Denz., 1335) — « Director tunc potest huic animae permittere ut *simpliciter acquiescat jacturae sui proprii interesse et justae condemnationi,* quam sibi a Deo indictam credit » (Denz. 1338).

(1) Cf. Saint Thomas, I^a^, q. 82, a. 1 : « Sicut intellectus ex necessitate inhaeret primis principiis, ita voluntas ex necessitate inhaeret ultimo fini, qui est beatitudo ». — I^a^ II^ae^, q. 5, a. 4, ad 2 : « Voluntas ad opposita se habet in his quae ad finem ordinantur; sed ad ultimum finem naturali necessitate ordinatur : quod patet ex hoc quod *homo non potest non velle esse beatus.* » Item, art. 8.

(2) La vertu d'espérance se rattache, selon saint Thomas, à l'amour de concupiscence, qui nous fait vouloir *notre bien,* et qui est inférieur à l'amour d'amitié par lequel nous voulons *le bien de Dieu,* sa gloire, le rayonnement de sa bonté connue et aimée. Mais il faut distinguer l'amour de concupiscence des biens inférieurs à nous et celui des biens supérieurs à nous. Si je désire un fruit, je le désire à moi et pour moi, *mihi et propter me,* c'est-à-dire que je le subordonne à moi. Tandis que lorsque je désire Dieu, c'est bien à moi, *mihi,* que je désire ce bien suprême, mais je ne le désire pas pour moi, *propter me,* je ne le subordonne pas à moi, comme un moyen à une fin; ce serait la perversion même. Ce bien suprême est ma fin ultime; déjà par l'espérance et par tout acte de vraie vertu je m'ordonne à lui; par la charité je l'aime pour lui-même et désire pour lui-même qu'il soit éternellement connu et aimé. Voir sur ce point Cajetan, in II^am^ II^ae^, q. 17, a. 5, n° 6.

(3) Voir sur l'abandon à la volonté de Dieu les ouvrages du P. Pini O. P., du P. de Caussade S. J., et le livre plus récent de dom Vital Lehodey. — Cet abandon à la volonté divine doit s'élever comme un sommet au-dessus de deux erreurs extrêmes opposées entre elles : 1° celle des quiétistes, qui nient la nécessité de notre coopération et

sacrifice serait aussi celui du désir très pur de glorifier Dieu éternellement. Ce serait contre la nature même de notre volonté et contre celle de la charité.

Aux conseils des quiétistes, l'Église répond par les paroles des Psaumes : « Gardez-moi, Seigneur, car j'ai espéré en vous (1). » — « En vous j'ai placé mon refuge, que jamais je ne sois confondu (2). » — « Voici que Dieu est ma délivrance, j'ai confiance et je ne crains rien ; c'est Lui qui est ma force et mon salut (3). » L'âme purifiée finit par chanter la puissance de Dieu : « La droite du Seigneur a déployé sa force ; je ne mourrai pas, je vivrai et je raconterai les œuvres du Très-Haut (4). » On trouverait dans la vie des serviteurs de Dieu bien des exemples d'une pareille épreuve, et toujours chez eux elle s'achève par un grand acte d'espérance et de parfait abandon (5).

qui sacrifient l'espérance, 2° celle qui, dans le sens pélagien ou semi-pélagien, exalterait notre coopération au point de diminuer le souverain domaine de Dieu sur nos volontés et l'efficacité de la grâce divine. — La vraie doctrine de l'abandon sait que notre coopération même vient de la grâce de Dieu, « *sine me nihil potestis facere* » ; et elle soutient l'espérance en nous disant que notre salut est incomparablement mieux assuré entre les mains de Dieu qu'entre les nôtres. Elle nous fait toujours dire : « Ne permettez pas, Seigneur, que je me sépare jamais de vous. »

(1) Ps. xv, 1. — (2) Ps. xxx, 2. — (3) Isaïe, xii, 2. — (4) Ps cxvii, 17.

(5) Une âme qui est restée longtemps en cette nuit de l'esprit écrivait : « Il y a comme deux périodes qui alternent dans ma vie. La première, qui revient fréquemment, est comme une impossibilité de prier, un froid et un vide intérieur, comme si je n'avais plus d'âme, comme si Dieu m'avait abandonnée. La seconde période est si douloureuse et anxieuse que je ne saurais la décrire. Mon âme est oppressée sous un poids invisible et alors elle court vers Dieu, comme pour lui demander du secours contre Lui-même. Mais elle est rejetée, repoussée. Elle crie, elle implore par le Cœur Sacré de Jésus, par la sainte Vierge, par les saints Mais elle ne reçoit rien, ou semble ne rien recevoir. Aucun secours ne lui arrive, ni du ciel, ni de la terre. Dieu m'a murée comme dans un sépulcre, où personne ne peut venir m'aider. Mon âme est comme un enfant abandonné par sa mère, seul dans le désert, dans une nuit obscure ; il entend le rugissement des bêtes féroces qui cherchent une proie à dévorer. Vers qui criera-t-il cet enfant? Sa mère l'a abandonné et ne peut plus entendre ses plaintes. Alors je voudrais que quelqu'un, un directeur, une mère, veuille bien prendre toute la responsabilité de mon âme... Cette grâce me fut accordée et suivie de quelques instants de paix, puis la nuit obs-

*
* *

Lorsque cette grande purification de l'espérance s'achève, l'âme comprend tout le sens et toute la beauté du Psaume CXVII : *Confitemini Domino quoniam bonus...* « Louez le Seigneur, car il est bon, car sa miséricorde dure

cure et ses angoisses ont recommencé. Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, et non la mienne. »

Cela rappelle les paroles du psalmiste : « Salva nos, Domine, salvator noster..., salva me de ore leonis,... inclina ad me aurem tuam et salva me... Contristatus sum in exercitatione mea et conturbatus sum et contexerunt me tenebrae... Ego autem sperabo in te, Domine. »

Une autre âme éprouvée s'exprimait à peu près de même, en passant par d'épaisses ténèbres, d'où jaillissait pour d'autres la lumière :

« Mon âme est triste jusqu'à la mort, je vis dans un désert aride, où je souffre de la faim et de la soif, la faim de la foi et la soif de l'espérance. Seule dans ce désert, où aucune brise n'arrive, dans cet abîme, où jamais aucun rayon de soleil ne pénètre, je cherche à tâtons une issue sans jamais la trouver; l'obscurité profonde qui m'entoure ne sert qu'à rendre plus affreux le silence de mort qui m'environne... Je ne sais où poser le pied, je ne sais où appuyer ma tête toute endolorie par mille fantômes affreux.

« Autrefois je vivais dans l'intimité de Dieu, je me mouvais dans le divin. Ma foi était si translumineuse, que souvent je la prenais pour l'évidence, pour le prélude du face à face éternel. J'avais comme la perception des mystères divins, et le Seigneur, s'abaissant jusqu'à ma misère, l'élevait à sa richesse... Il me communiquait sa splendeur en une étincelle de sa vie divine, et il me semble que je grandissais à ses yeux, agréable à son cœur. J'étais introduite en ses divins celliers... Il me donnait le nom d'épouse et me confiait les secrets de son cœur. Et je pensais que cela n'aurait jamais de fin...

« Hélas! aujourd'hui c'est la privation de tout ce que j'avais, l'absence de tout ce que j'aime... La lumière a disparu. Il n'y a pas de nuit plus sombre, d'hiver plus froid. Il n'y a pas de désert plus aride. Le Seigneur m'aurait-il oubliée ou rejetée pour toujours? Il ne serait pas Dieu, s'il s'agissait ainsi, car la miséricorde de mon Dieu est infinie... et du fond de l'abîme, où je me trouve, je la reconnais encore, quand, par de rares intervalles..., le Seigneur passe...; et cependant la sécheresse continue, l'obscurité de cette nuit affreuse ne diminue pas.

« Dans cette nuit de ténèbres intenses, où un silence lugubre et sinistre menace parfois de faire fuir ma raison, le passage du Seigneur se fait sentir comme le vol d'un lourd oiseau, dont les ailes frôlent mon visage...

« Cependant alors, rien de la lumineuse splendeur de Dieu ne fixe mon intelligence. Tout est sombre, froid, aride, — contrairement à ce qui se passait autrefois aux moindres de ses visites. — Toutefois

toujours... Du fond de ma détresse je l'ai invoqué, et il m'a exaucé. Il est mon soutien, que peuvent me faire les hommes? Le Seigneur est mon secours... Mieux vaut chercher en Lui un refuge, que de se confier aux grands... Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges; c'est lui qui m'a sauvé... Je ne mourrai pas, je vivrai, et je raconterai les œuvres de sa miséricorde... » — *Misericordias Domini in aeternum cantabo.*

Alors vraiment Dieu apparaît comme l'auteur du salut : « *Ego sum, ego sum Dominus, et non est absque me salvator :* C'est moi qui suis le Seigneur, c'est moi seul qui le suis, et hors de moi il n'y a point de sauveur (1). » L'âme connaît comme expérimentalement qu'elle est faite pour la vie éternelle; elle a le désir très ardent de posséder Dieu, mais le Seigneur ne se montre pas à elle, et ici commence la purification dernière de la charité ou de l'amour (2).

On trouvera sur ce sujet des pages très profondes dans

dans ce lieu, qui me paraît de mort, c'est la Vie qui passe en ce oiseau et son léger frôlement a soulevé mon âme vers un ciel que je ne vois pas... mais dont le souvenir m'est vaguement rappelé par ce souffle divin.

« Et tout de suite après, c'est le gouffre, où tout est sombre, lugubre, où n'arrivent plus les Vérités de la foi, qui jadis éclairaient ma route, dirigeaient mon âme... Hélas! aucun mot n'expliquera ma détresse... Ma voix ne s'entend plus, mes cris restent sans réponse..., il n'y a pas de dépouillement plus grand, d'abandon plus complet, de nuit plus ténébreuse... Cependant là, dans cet abîme insondable arrive parfois un écho lointain... Amour, Amour, Amour... »

Dans cette obscurité si profonde, de loin en loin des paroles comme celles-ci : « Ta pauvreté est extrême, mais ne crains pas : si tu es pauvre, je suis riche et ma richesse te suffit. Qu'aurais-tu à me donner? N'est-ce pas moi qui mets en toi le bien que je veux y voir? Pour toi, marche en ma présence, car moi je ne te quitte jamais. »

(1) Isaïe, XLIII, 11.

(2) Voir sur ces sujets le très beau livre trop peu connu d'un dominicain de la première moitié du XVII^e^ siècle, *La Croix de Jésus*, par le P. Louis Chardon, réédité il y a quelques années chez Lethielleux, mais dont il faudrait faire une édition nouvelle vraiment conforme à celle publiée par l'auteur lui-même. Voir dans cet ouvrage le deuxième entretien : Des diverses sortes de consolations et de désolations par lesquelles Dieu se communique aux âmes saintes.

l'ouvrage du dominicain Louis Chardon, *La Croix de Jésus*, publié pour la première fois à Paris en 1647. L'idée fondamentale de ce beau livre dogmatique et mystique est que la plénitude de grâce produisit en la sainte âme de Jésus deux effets principaux : *la béatitude suprême, une paix inaltérable*, qui dura même pendant la Passion, et *un ardent désir de la croix* pour notre salut, désir qui conduisit la sainte âme du Christ jusqu'à la détresse et à l'angoisse. Bien que ce deuxième effet paraisse ainsi contraire au premier, il en dérive comme la charité pour nos âmes à sauver dérivait en Jésus, prêtre et victime, de son amour pour son Père. Louis Chardon montre admirablement comment ces deux effets de la plénitude de grâce doivent se retrouver à des degrés divers dans les membres du corps mystique du Christ, dans la mesure où ils lui sont plus intimement unis, comment ils se sont reproduits en Marie et dans les plus grands saints. Il fait voir comment Jésus, « source de grâce et en même temps principe de croix », fait participer les âmes, qui lui sont intimement unies, à sa paix profonde au milieu même des grandes souffrances purificatrices et rédemptrices qui sont, dans le corps mystique, comme la continuation des siennes jusqu'à la fin du monde.

Rome, Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange.

La prière d'une âme consacrée à Dieu

(Psaume xv)

La sainte Église a institué une cérémonie simple, belle et significative, pour admettre dans les rangs de ses clercs les jeunes gens qui aspirent à la prêtrise : la tonsure. Durant cette cérémonie on chante le psaume xv, et quand le chœur arrive au verset 5 : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei, tu es qui restitues hæreditatem meam mihi*, l'évêque ou son remplaçant coupe les cheveux aux aspirants en faisant répéter ce verset. Le psaume xv s'adapte merveilleusement à cet acte liturgique, puisque, d'après une opinion assez probable, il est une prière que le psalmiste a mise sur les lèvres du Messie. C'est pourquoi la sainte Église la fait dire aux futurs prêtres, à ces autres Christs de la terre : *sacerdos alter Christus*.

Le thème du psaume xv est la vie avec Dieu. N'est-ce pas le programme d'une vie sacerdotale? Le tonsuré commence une vie nouvelle le jour où il entre dans le clergé; dorénavant, il est, à un titre très spécial, « l'homme de Dieu » : Dieu, et Dieu seul, possède cette âme qui s'est donnée à Lui.

Une âme consacrée à Dieu par des vœux trouve une grande consolation à les renouveler pour parer à sa faiblesse, offrir les nouveaux labeurs qui approchent, immoler les profondeurs de son âme que Dieu lui découvre chaque jour en demandant d'y établir son royaume; du reste,

maints directeurs spirituels conseillent cet acte. Pourquoi ne pas user du psaume XV comme formule des promesses cléricales, puisqu'il est en effet la prière de la consécration sacerdotale? On peut même dire, d'une manière plus générale, qu'il est la prière des âmes consacrées à Dieu. Inspiré par l'Esprit-Saint lui-même, il mérite bien dès lors notre attention. Du reste, une simple étude nous en révélera la beauté, malheureusement très affaiblie, dans le texte de la Vulgate.

*
* *

Quel est l'auteur de ce psaume? — Selon certains critiques comme Ewald, le psaume aurait été composé pendant l'exil, ou même après l'exil d'après Briggs. Au contraire, Franz Delitzsch y trouve toutes les caractéristiques d'un psaume davidique. C'est toujours la même contradiction à laquelle on aboutit par une critique purement interne. La tradition juive, qui nous a été conservée dans le titre soit du texte massorétique, soit des anciennes versions, l'attribue à David. Cette tradition a été acceptée par deux auteurs inspirés. Saint Pierre, dans son discours de la Pentecôte, disait : « Jésus de Nazareth... ayant été livré selon le dessein immuable et la prescience de Dieu, vous l'avez attaché à la croix et mis à mort par la main des impies. Dieu l'a ressuscité, en le délivrant des douleurs de la mort, parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle. Car *David* dit de lui : « *J'avais continuellement le Sei-* « *gneur devant moi, parce qu'il est à ma droite, afin que je* « *ne sois point ébranlé. C'est pourquoi mon cœur est dans* « *la joie et ma langue dans l'allégresse, et ma chair aussi* « *reposera dans l'espérance; car vous ne laisserez pas mon* « *âme dans le séjour des morts et vous ne permettrez pas* « *que votre saint voie la corruption. Vous m'avez fait con-*

« *naître les sentiers de la vie et vous me remplirez de joie* « *en me montrant votre visage* (1). » Ces paroles de David sont une citation du psaume xv, versets 8-11. — De même saint Paul, au cours d'une prédication dans la synagogue d'Antioche de Pisidie, établit son argumentation sur l'authenticité davidique du psaume : « Nous aussi, nous vous annonçons que la promesse faite à nos pères, Dieu l'a accomplie pour nous, leurs enfants, en ressuscitant Jésus, selon ce qui est écrit dans le psaume deuxième : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Que Dieu l'ait ressuscité des morts de telle sorte qu'il ne retournera pas à la corruption, c'est ce qu'il a déclaré en disant : Je vous donnerai les faveurs divines promises à *David*, faveurs qui sont assurées. — C'est pourquoi il dit encore ailleurs : *Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption*. Or *David*, après avoir, pendant qu'il vivait, accompli les desseins de Dieu, s'est endormi et il a été réuni à ses pères, et il a vu la corruption. Mais celui que Dieu a ressuscité n'a pas vu la corruption (2). » Ces paroles de saint Paul : « Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption », sont encore une citation du psaume xv, 10.

David est donc l'auteur du psaume xv. Mais y parle-t-il du peuple israélite, de lui-même, ou d'un autre personnage, du Messie? — D'après Théodore de Mopsueste, cette prophétie a pour objet le peuple d'Israël. Cette théorie, chère à plusieurs rationalistes contemporains, a été condamnée au Ve Concile œcuménique (second de Constantinople, en 553). David parle donc ou de lui-même comme figure du futur Messie, ou du Messie en personne. En effet, que le psaume soit messianique, cela est certain : les princes des apôtres que nous venons de citer sont trop

(1) Act., II, 23-29; vers. Crampon.
(2) Act., XIII, 32-37.

affirmatifs pour laisser l'ombre d'un doute. Mais le psaume a-t-il directement en vue David ou le Messie?

Plusieurs auteurs pensent que David parle ici de lui-même, en tant cependant qu'il était la figure de Jésus-Christ. Cela est possible; mais on voit que cette prière est loin d'avor été exaucée! « Mes frères, dit saint Pierre, qu'il me soit permis de vous dire en toute franchise, au sujet du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli et que son sépulcre est encore aujourd'hui parmi nous (1). » Et saint Paul : « Or David, après avoir, pendant qu'il vivait, accompli les desseins de Dieu, s'est endormi, et il a été réuni à ses pères, et il a vu la corruption. Mais celui que Dieu a ressuscité n'a pas vu la corruption (2). » Or il s'agit dans notre psaume d'un personnage qui n'a pas vu la corruption. Ce n'est donc pas David, mais le Messie lui-même, qui est visé. Avec raison le P. Lagrange écrit : « Le point le plus délicat serait d'admettre un psaume composé dans la personne du Messie et qui le ferait parler; l'analogie du psaume XXII [Vulgate, XXI] adoucit un peu cette difficulté (3). »

David fait donc parler le Messie. Toutefois, il ne faut pas oublier que le Messie de David parle comme un juste de l'époque du prophète-roi. Ce milieu historique de mille ans avant Jésus-Christ se fait vivement sentir dans ce psaume, car il est bien différent, et à tant de points de vue, de celui où voudra naître Notre-Seigneur. En suivant cette interprétation, nous sommes dispensés de faire l'anatomie du psaume et de dire avec Bossuet et Dom Calmet que la première partie du texte se rapporte à David et la seconde au Messie.

D'ordinaire on divise cette composition sacrée en trois

(1) Act., II, 29.
(2) Act., XIII, 36-37.
(3) *Revue Biblique*, 1905, p. 192.

strophes inégales. Delitzsch l'a même divisée en quatre strophes. Nous pensons que le psaume est beaucoup plus régulier et se divise en strophes de trois vers, sauf la conclusion, qui en a deux.

*
* *

Le titre du psaume est : « Miktâm de David ». Le sens de *Miktâm*, qui se trouve aussi comme titre des paumes LV-LIX, est obscur. Il semble d'après les LXX et la Vulgate qu'il désigne un psaume fait pour être gravé sur une stèle : *tituli inscriptio*. En effet, il en est bien digne.

I^re^ strophe :

1. Garde-moi, ô Dieu, car je me suis réfugié en toi.
2. J'ai dit à Jahvé : Tu es mon Seigneur ;
   Ma béatitude n'est pas hors de toi (1).

Plusieurs interprètes voient dans le premier verset David pendant la persécution de Saul ou d'Absalon. Mais il ne semble pas que l'auteur parle de persécution : le psaume a un ton très calme et pas une allusion à des guerres ou à des persécutions. L'auteur demande, non pas d'être gardé de ses ennemis, mais, comme nous allons le voir, de ne pas s'éloigner de Jahvé, car Jahvé seul est son Dieu, sa béatitude.

Quelle plénitude de sens dans ces paroles, quand on les met sur les lèvres de Jésus, Lui qui était à la fois Dieu et homme ! Il dut les réciter si souvent à la synagogue, dans la prière familiale ou personnelle ! En tant qu'homme, il pouvait bien prier et demander à Dieu de le garder, car Jahvé était vraiment son Seigneur et sa béatitude. Cepen-

(1) Le texte du psaume est très concis, presque obscur. C'est pour cela que les LXX et la Vulgate nous donnent souvent non une version, mais une paraphrase.

dant Jésus, même pendant sa vie, jouissait de la vision béatifique. Sûrement cette doctrine n'était pas comprise de la synagogue; mais elle est tout à fait claire dans la lumière du Nouveau Testament. Il est de la nature de la prophétie d'être obscure : son meilleur commentaire est son accomplissement.

IIe strophe :

3. Aux Qedochim, qui sont dans le pays,
   Et aux 'Addirim, en qui tous se plaisent (1),
4. Ils ont multiplié les idoles, après lesquelles ils ont [couru.

Cette strophe forme antithèse avec la précédente. Elle marque bien l'opposition entre le Messie, qui choisit Jahvé pour son Seigneur et sa béatitude, et les autres qui courent après les Qedochim et les 'Addirim. L'antithèse est tellement marquée qu'elle impose cette division strophique, qui du reste se trouve dans la suite du cantique.

On a beaucoup discuté sur ces Qedochim et ces 'Addirim, qui littéralement signifient « Saints et Nobles ». Le P. Lagrange, après Wellhausen, y voit des noms de divinités étrangères. Cette explication est d'autant plus probable qu'elle donne un sens très clair à ce psaume. Le nom serait donc Qodech et 'Addir; mais on les met au pluriel comme on dit Ba'alim, pluriel de Ba'al.

« Ils ont multiplié les idoles », c'est-à-dire les statues de ces divinités. Le texte hébraïque a *'assebotam*, qui peut signifier soit « infirmités » soit « idoles ». Le contexte impose clairement ce dernier.

Le sens messianique de cette strophe est une prédiction

(1) Le texte massorétique a : *Kol hefsi bâm*, « toute mon affection en eux. » Les LXX, à la place du suffixe de la 1re personne, ont le suffixe de la troisième personne, ce qui suppose : *hefsô*. Nous lisons donc, après le P. Lagrange, *hafesu*, c'est-à-dire le parfait, changeant légèrement les voyelles.

de l'apostasie juive. Ne reconnaissant pas le vrai Messie, les Juifs ne l'ont pas reçu, mais ils se sont éloignés de lui et de celui qui l'avait envoyé. Cette apostasie est décrite sous les couleurs de celle qui se produisit souvent au temps des rois. Qodech et 'Addir « sont précisément des termes dont les Phéniciens aimaient à se servir pour qualifier leurs dieux » (1). En effet, les noms des dieux sémitiques expriment toujours des attributs divins : Ba'al = Seigneur, Molok = roi, etc...

III[e] strophe :

Je ne répandrai pas leurs libations sanglantes
Et je ne placerai point leur nom sur mes lèvres
5. Jahvé est la part de ma portion et de ma coupe.

Des sacrifices sanglants, même humains, étaient ordinaires dans le culte idolâtrique (2). Le Messie, qui a choisi pour lui Jahvé, ne veut pas prendre part à de telles cérémonies. Il ne prononcera même pas les noms de ces idoles ; car les noms signifient un attribut divin, et les nommer est une invocation ; dès lors, cela lui paraît un acte de culte. Jahvé, et lui seul, est tout pour le Messie ; il est « la part de sa portion », c'est-à-dire la part qui lui revient dans la Terre promise, comme Israélite (3). Il est aussi « la part de sa coupe », c'est-à-dire la part qui lui revient des biens paternels (4).

Cette strophe réunit l'antithèse des deux strophes précédentes : les apostats se réunissent pour faire des libations sanglantes à leurs idoles et en prononcer, en célébrer le nom ; le Messie se réjouit en Jahvé, qui est tout pour lui.

(1) P. Lagrange, *Revue Biblique*, 1905, p. 190.
(2) Lév., XVIII, 21 ; XX, 2 ; IV Rois, XXIII, 10.
(3) Deut., XIX, 14 ; XV, 14.
(4) II Rois, XII, 1-10.

IV^e^ strophe :

Tu consolides mon lot :
6. Les cordeaux me sont échus dans des [lieux] délicieux.
Oui, ma possession me semble belle.

Le Messie est complètement séparé des apostats. Il vient de dire que Jahvé est la part de son héritage national et paternel; Jahvé est donc sa possession, son vrai bien. Heureux de cette possession, il commence par demander à Jahvé de la lui conserver, de la rendre solide; car elle lui est agréable comme un terrain situé dans un endroit enchanteur. Les cordeaux sont les mesures de terrains distribués par le sort (1). Les cordeaux, les lieux échus au Messie, sont donc un endroit délicieux, puisque son lot est Jahvé, qui est sa béatitude : hors de Lui, il n'y a pas de vrai bonheur plein; cette possession est donc bien la plus belle aux yeux du Messie.

V^e^ strophe :

7. Je bénis Jahvé qui m'a conseillé;
Même la nuit mes reins m'avertissent.
8. J'ai placé Jahvé devant moi pour toujours.

Le Messie rend grâces à Jahvé, qui l'a éclairé sur ce point capital, qui est le but de son existence, sa fin dernière. Les reins, en style sémitique, sont le siège des affections. Le Messie sent en lui-même son contentement, surtout pendant la nuit, quand l'homme d'ordinaire est plus recueilli. Son choix de Jahvé comme sa béatitude s'affermit donc davantage et sa résolution se renouvelle : « J'ai placé Jahvé devant moi » : il est l'objet auquel je dois penser toujours.

(1) Cette unité de mesure pour le terrain existe encore dans plusieurs langues sémitiques. Même dans plusieurs provinces françaises on mesure encore le terrain en cordées ou en cordeaux.

VI[e] strophe :

Parce qu'il est à ma droite, je ne serai pas ébranlé :
9. C'est pour cela que mon cœur s'est réjoui et mon âme [a tressailli
Même ma chair repose en sûreté.

Le Messie va nous énumérer les effets de son union avec Jahvé, d'abord pour son corps (strophe VI), puis pour son âme (strophe VII).

Mettre quelqu'un à sa droite c'est lui donner la place d'honneur. Jahvé est à la droite du Messie, parce qu'il est son Seigneur, sa béatitude. De son côté Jahvé protège tout spécialement le Messie et ne permet pas qu'il en soit séparé, qu'il soit ébranlé. Cette pensée est pour le Messie une source de joie et d'allégresse, car « même ma chair repose en sûreté » : elle ne sera pas détruite, nous allons le voir.

VII[e] strophe :

10. Car tu n'abandonneras pas mon âme au *Chéol*.
Tu ne permettras pas que ton dévot voie l'abîme (1).
11. Tu me montreras le chemin de la vie.

Le *Chéol* est le lieu où les âmes se réunissent après la mort. Il est difficile de dire exactement ce que les Juifs entendaient par ce *Chéol*; car sûrement cette idée a évolué, et l'évolution de cette doctrine nous échappe. Le mieux est d'expliquer le *Chéol* d'après le contexte. Dans notre cas, il signifie un endroit où l'on ne peut pas vivre avec Jahvé, où l'on est séparé de Jahvé. Il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il est un lieu de tourments : il peut bien être les limbes, séjour où les âmes des justes de l'ancienne alliance attendaient leur rédemption (2).

(1) Les Septante ont traduit le mot *sahat* par « corruption ». Or, dans cette strophe, il ne s'agit pas du corps, mais de l'âme; encore le parallélisme avec Chéol nous fait traduire « abîme », de la racine *suah*.

(2) L'existence des limbes est ici clairement supposée. Les protestants mettent en œuvre toutes les subtilités philologiques pour éviter ce sens clair et naturel. Ainsi Bèze, après avoir tourmenté le texte pour lui faire dire ce qui lui plaît, ajoute : « Non temere feci, cum

Le Messie, qui est sous la protection de Jahvé, est plein de joie, parce que son corps repose en sûreté et son âme échappera au *Chéol*. « Le psalmiste espère-t-il donc être immortel comme Henoch et Élie, être transporté en corps et en âme auprès de Dieu? Il ne semble pas s'être arrêté à cette pensée; car il parle séparément de sa chair et de son âme, comme si elles étaient exposées d'abord à un sort différent. Le *Chéol* a droit sur l'âme; il s'apprête à l'engloutir : Dieu ne la lui abandonnera pas. Est-ce à dire que l'âme seule sera immortelle auprès de Dieu? Mais alors pourquoi la chair repose-t-elle en paix? La seule solution est donc la résurrection du corps, quoiqu'elle ne soit pas clairement marquée (1). » En un mot, le Messie ne restera pas dans les limbes, comme les Pères de l'Ancien Testament; car, aux limbes, il ne peut rester avec Jahvé.

Dans ces deux strophes, le psalmiste fait allusion à la résurrection : le corps reposera en sûreté, et l'âme ne sera pas abandonnée au Chéol : elle ne verra même pas l'abîme. « De sorte que la seule explication littérale du psaume, surtout d'après le grec, conclut le P. Lagrange, est celle des Actes (II, 25-32 ; XIII, 35-37) : celui qui parle dans le psaume espère ressusciter, avant même d'être descendu dans le Chéol (2). » Cette résurrection est « le chemin de la vie », que Jahvé montrera au Messie, car c'est alors que l'âme et le corps vivront toujours avec Jahvé.

Conclusion :

> Rassasiement de joie en ta présence,
> Bonheur à ta droite, pour toujours!

« Le chemin de la vie » est la résurrection; la vie est la béatitude en la vision de Jahvé, que le Messie décrit dans

hunc praecipue locum a papistis torqueri ad suum limbum constituendum videamus, et veteres etiam inde descensum illum animae Christi ad inferos excogitarunt ».

(1) P. Lagrange, *Rev. Bibl.*, 1905, p. 191.

(2) *Ibid.*, p. 192.

cette conclusion. Le Messie « ressuscité des morts ne meurt plus; la mort n'a plus sur lui d'empire (1) », mais il régnera à jamais avec Jahvé.

*
* *

Telle est cette belle prière que David composait mille ans avant la naissance de Jésus-Christ. Elle est en même temps un beau programme de vie immaculée et sainte, unie parfaitement à Dieu dans ce monde et dans l'autre. Jésus-Christ, l'homme-Dieu, qui pendant sa vie terrestre jouissait de la vision béatifique, ne sera pas moins bienheureux après son triomphe dans l'éternité. Les Évangélistes ne nous ont pas dit, comme pour le psaume XXI, en quelles circonstances le Sauveur a récité cette prière; mais saint Pierre aussi bien que saint Paul témoignent qu'elle a été exaucée par la résurrection.

Nous avons dit plus haut que la sainte Église met le psaume XV sur les lèvres de ses prêtres au jour de leur entrée dans le clergé : cette prière est comme la formule de leur consécration à Dieu. Chaque prêtre, à l'imitation de Jésus-Christ, peut se l'appliquer : comme Jésus, il doit vivre uni à Dieu. Tous, prions Dieu de nous garder auprès de lui, de ne pas permettre que nous nous séparions de lui; et si la mort, en brisant les liens qui unissent l'âme au corps, interdit à celui-ci de rester uni au souverain Bien, elle ne peut pas priver notre âme du bonheur de vivre avec Dieu dans l'éternité, en attendant le jour bienheureux où même le corps, fidèle compagnon de notre vie spirituelle ici-bas, ressuscitera lui aussi pour la pleine, béatifiante et éternelle possession de l'héritage, auprès du Père des cieux.

Rome, Collège Angélique.

Fr. Séraphin M. Zarb, O. P.

(1) Rom., VI, 9.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La vie intérieure d'un homme d'action [1]

Peu d'ouvrages offrent plus d'intérêt que les deux gros volumes qui nous initient à la vie active et à la vie intérieure du fondateur du cercle catholique d'ouvriers de Montparnasse : Maurice Maignen.

Cette publication apporte une contribution de premier ordre à l'histoire du mouvement social catholique en France au XIXe siècle. Quiconque voudra désormais parler ou écrire avec compétence sur ce sujet devra tenir compte des sources abondantes de documents inédits que contiennent ces deux gros volumes.

Non seulement les archives de l'Institut des Frères de Saint-Vincent-de-Paul ont fourni à l'auteur une mine précieuse de renseignements de première main sur les origines des principales œuvres ouvrières de ce temps, mais la collection des procès-verbaux du Comité de l'Œuvre des Cercles, de son Conseil des Études et de ses diverses publications, lui a permis de reconstituer, année par année, les diverses étapes de la fondation, du développement et

(1) Maurice Maignen *et les origines du mouvement social catholique en France*, par Charles Maignen, des Frères de Saint-Vincent-de-Paul. Deux volumes in-8 de 1344 pages; en dépôt, 27, rue de Dantzig, Paris-15e. 60 francs.

des épreuves de cette grande œuvre dont l'influence se retrouve à l'origine de presque toutes les formes qu'a revêtues, depuis, le mouvement social catholique.

Il y a notamment un grand nombre de lettres inédites du comte Albert de Mun, du marquis de La Tour-du-Pin, de Léon Harmel, de Louis Milcent, dont plusieurs sont d'une importance historique et doctrinale considérable et qui nous initient aux travaux, aux espérances, aux angoisses et aussi aux divergences de vues de ces hommes de bien. L'auteur n'a rien dissimulé, ce qui rend cette lecture particulièrement instructive et attachante.

Au milieu du récit de ces travaux et de ces luttes entreprises pour arracher les ouvriers à la Révolution qui les exploite et qui les trompe, la figure de Maurice Maignen apparaît vraiment grande et sympathique.

Cet homme, ce religieux — car Maurice Maignen était l'un des premiers Frères de Saint-Vincent-de-Paul, — exerçait une grande influence sur les esprits les plus distingués ; il nous apparaît dans ces pages, comme l'inspirateur et le « Maître » d'Albert de Mun, de René de La Tour-du-Pin et de toute l'élite des jeunes hommes qu'ils avaient groupés. Albert de Mun, notamment, ne cesse pas durant plus de quinze années, de lui demander des conseils, des documents, des plans de discours. Quand Maurice Maignen songe à la retraite, il lui écrit : « Votre lettre m'a ému aux larmes ; j'aurais voulu vous aller embrasser aujourd'hui ; mais j'avais trop à faire... Vous retirer ! ! déjà ? je comprends bien qu'il le faille et que vous êtes épuisé, et que vous ayez d'autres devoirs ; mais il me semble que c'est notre jeunesse, notre vie, notre passé qui s'enfuit avec vous. Si peu que je vous voie, quand je vous sens là, je suis tranquille et je n'ai pas peur de perdre pied, sans vous je me sentirais perdu ! »

Comment expliquer qu'un homme d'œuvres qui a tenu

une telle place au foyer même du mouvement social contemporain soit si peu connu, et que son nom ne figure pas au premier rang des initiateurs de l'action sociale catholique?

C'est ici que nous touchons au point qui intéresse tout particulièrement les lecteurs de la *Vie Spirituelle*. Maurice Maignen était extrêmement humble et fuyait tout ce qui pouvait attirer sur lui l'attention. Disciple de Jean-Léon Le Prevost, fondateur des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, il avait appris, de ce maître consommé dans l'art de faire le bien sans éclat, à susciter les dévouements, à s'effacer derrière les coopérateurs qu'il avait formés pour ses œuvres, à paraître presque étranger à des initiatives dont il était le principal inspirateur, à des mouvements dont il était l'âme. C'est seulement à présent, par la publication de sa correspondance, que ceux mêmes qui l'ont plus intimement connu peuvent se rendre compte de l'étendue et de la puissance de son action. Jamais il n'avait permis à personne d'en pénétrer le secret.

Maurice Maignen laisse ainsi aux hommes d'œuvres, aux catholiques militants un grand exemple. L'explication de son activité prodigieuse et de la fécondité de son apostolat, ils la trouveront dans la partie de cet ouvrage que l'auteur a intitulée « *La vie intérieure d'un homme d'action* » et qui pourrait former, à elle seule, un livre aussi attrayant qu'édifiant.

Maurice Maignen, comme beaucoup des plus grands catholiques de son temps, était un converti. Après sa première communion, il avait cessé de s'approcher des sacrements. Élevé dans un milieu qui respectait la religion plus qu'il ne la pratiquait, il avait été préservé cependant des entraînements de la jeunesse par une grâce particulière de Dieu, sans doute et aussi par la pauvreté dont il connut toutes les angoisses.

Devenu, à seize ans, l'unique soutien d'un père infirme, d'une grand'mère paralytique et d'un jeune frère, il parvint à les faire vivre, au prix de souffrances et de labeurs dont le récit, fait par lui-même, est d'un intérêt poignant.

A vingt-deux ans, il fait la rencontre, au pied de la châsse de saint Vincent de Paul, de celui qui devait décider de sa vie. M. Le Prévost le ramène à la pratique religieuse et l'initie à la piété et aux œuvres de charité.

Disciple et fils spirituel de l'abbé de Malet et de l'abbé Beaussier, Jean-Léon Le Prévost était déjà parvenu à un haut degré d'oraison, comme on peut le conclure des admirables lettres qu'il écrivait à ses premiers compagnons. A son école et durant les premières années de sa vie religieuse, Maurice Maignen apprit à prier et goûta les premiers attraits d'une oraison affective où le cœur a plus de part que l'esprit.

Vint ensuite l'épreuve des aridités spirituelles, coïncidant avec une augmentation de travaux, de préoccupations résultant des développements que prenaient les œuvres dont il avait la charge.

C'est alors qu'une direction nouvelle fut donnée à cette âme qui cherchait, sans y parvenir encore, à allier la vie intérieure à une vie extérieure d'une activité intense. On lui dit qu'il fallait suivre une méthode d'oraison plus précise, faire plus de considérations, fixer davantage ses résolutions... et pendant de longues années, Maurice Maignen souffrit du regret de sa première ferveur qu'il croyait avoir perdue et du désir intense, presque désespéré, d'arriver à résoudre le problème de la vie d'union à Dieu, sans cesser de se dévouer aux œuvres de charité et d'apostolat. Convaincu qu'il y allait de son salut, il était prêt à tout sacrifier, même ces œuvres qui lui étaient si chères, et il ne négligea rien pour obtenir la grâce qu'il demandait. Ses notes spirituelles, rédigées avec une franchise et un

naturel exquis, nous initient à toutes les angoisses de cette âme généreuse et fidèle.

Un jour vint enfin où elle fut exaucée. Au cours d'une retraite faite sous la conduite du Père Hello, en lisant et méditant les écrits de sainte Thérèse, Maurice Maignen retrouva, bien accrue et pour ne plus la perdre, la ferveur de ses premières années de vie religieuse.

Voici comment il résume, dans les notes qu'il rédigeait au sortir de l'oraison, ce qui s'était passé dans son âme :

« J'ai essayé de m'abandonner aujourd'hui à l'oraison de quiétude conseillée par sainte Thérèse, ou plutôt j'ai continué les essais des premiers jours de cette retraite. J'avais trouvé déjà beaucoup de goût à ce mode d'oraison. Je me suis souvenu que c'était le conseil que M. Le Prévost m'avait donné dans les premiers temps, et sa voie habituelle d'oraison. Je l'ai tenté, ce matin, avec plus de confiance, ayant cru comprendre, d'après sainte Thérèse, que si ce mode d'oraison se faisait en nous par un don particulier de Dieu, cependant l'effort que nous essaierions, de nous-mêmes, pour y atteindre (1) ne Lui déplaisait pas, et que les consolations que l'âme y goûtait avaient l'avantage de nous donner de l'attrait pour l'oraison et de nous inspirer la résolution de la pratiquer assidûment.

« Je n'ai pas eu à me repentir de cet essai. J'y ai trouvé

(1) L'auteur veut dire sans doute : « l'effort que nous essaierions de nous-mêmes pour nous disposer à recevoir ce don ne Lui déplaisait pas ». Et c'est en effet ce que dit sainte Thérèse là où elle parle de la *noria*. On voit d'ailleurs, par ce qui est dit ici, plus haut, des longues années d'aridité par où passa Maurice Maignen, qu'il ne brûla point les étapes, ne s'ingéra pas de lui-même dans l'oraison infuse, mais dut passer par la nuit passive des sens avant de connaître les consolations ou mieux les goûts spirituels de l'oraison de quiétude, où il trouva le secret de l'union de sa vie intérieure et de son apostolat si intense.

tant de goût, de douceur et de consolation, que j'ai prolongé mon oraison pendant deux heures, au lieu de trois quarts d'heure qui m'étaient assignés, ce que je n'avais jamais fait de ma vie. Je n'ai ressenti aucune fatigue. J'ai pensé que, pour m'encourager à persévérer dans l'oraison, je ferais bien de rapporter par écrit et en résumé les pensées qui m'avaient soutenu et les impressions que j'avais ressenties.

« A tort ou à raison, je n'avais préparé aucun sujet particulier, sinon de faire, selon le conseil de M. Hello, une lecture plus ou moins prolongée, selon mon attrait, dans la Vie de sainte Thérèse. Après avoir lu les deux derniers chapitres sur l'oraison de quiétude, j'ai fermé le livre et commencé mon oraison.

« Je me suis pénétré d'abord du souvenir de la présence de Notre-Seigneur en moi par sa grâce et par la communion que je venais de faire. Je me suis représenté son visage, tel qu'il est reproduit dans le tableau de la Cène par Léonard de Vinci, empreint d'une tendresse douloureuse et d'une beauté pleine de tristesse. J'ai ensuite réfléchi sur ce même Jésus qui était en moi, sur ce qu'il était et ce que j'étais moi-même. Après une vue rapide sur les bontés de Jésus pour moi, pendant ma vie, j'ai pensé avec joie qu'il était le seul amour auquel je pouvais m'abandonner tout entier, de cœur et d'esprit, sans mesure, sans aucune restriction ni crainte...

« ... Je me suis abandonné sans crainte au mouvement de joie qui faisait battre mon cœur, de pouvoir l'ouvrir et le dilater entièrement dans l'amour, sans être arrêté par la crainte d'excéder, d'offenser Dieu et de perdre mon âme.

« Cette crainte est un véritable supplice dans l'affection à laquelle on se sent porté à l'égard de certaines créatures que l'on ne veut aimer que pour leur bien, qu'en Dieu et

pour Dieu, et que, en raison de la nature déchue et de l'empire du démon, on appréhende tant d'aimer d'un amour naturel et même charnel. Oh! quel bonheur de jouir d'un amour parfaitement pur, de pouvoir lui abandonner son cœur, de l'élargir, d'y entretenir et agrandir immensément l'ardeur de cet amour, de l'enflammer de plus en plus et de toute manière, non seulement sans remords et sans terreur, mais avec la certitude que plus cet amour grandit en passion et en désir, plus l'on plaît à Dieu, plus Dieu nous aime, plus l'âme s'élève en vertus, plus l'on approche du bonheur des saints et des délices des anges, dont les plus élevés dans la gloire sont ceux qui se consument davantage dans les ardeurs du divin amour! Je comprenais que Jésus était le seul amour qui ne trompait pas, qui ne changeait pas, qui ne s'affaiblissait pas et ne diminuait pas, malgré nos mobilités, nos lâchetés, nos ingratitudes et nos outrages, en cela comparable à l'amour pour ainsi dire immuable des mères, qu'aucun oubli, aucun abandon ou trahison ne détache et ne lasse. »

Et après d'autres considérations que nous passons pour être bref, il conclut :

« Tout cela, pendant mon oraison, je l'ai plutôt senti et goûté au fond de l'âme, que je l'ai pensé comme je viens de l'écrire. Un sentiment n'est pas une idée. Cependant le sentiment ne peut se faire comprendre que par des mots qui semblent rendre plutôt des idées que les mouvements intérieurs. Je ne pensais pas ; je ne faisais pas de réflexions ; j'aimais. Mon âme disait : aimer... être aimé... en vous seul, ô Jésus! — Et mon âme se taisait et goûtait en Lui le plus doux des repos. »

A partir de ce jour, ce fut pour Maurice Maignen comme une vie nouvelle, plus active que jamais, plus accablée même de soucis et de contradictions venant du dehors. Mais tandis que, jusque-là, il lui avait fallu se faire vio-

lence pour ne pas sacrifier ses exercices de piété à ce qu'il croyait être le besoin des œuvres, maintenant, au contraire, il lui en coûtait de renoncer à une lecture pieuse ou à une heure d'oraison supplémentaire pour s'occuper de son cercle d'ouvriers ou d'autres démarches charitables. Mais il constatait, en même temps, qu'après avoir sacrifié, par obéissance ou pour remplir ses devoirs d'état, quelqu'un de ses chers exercices pieux, il se trouvait plus recueilli, plus uni à Dieu et prêt à de nouveaux progrès dans l'oraison.

Ce n'est pas que Maurice Maignen n'eût encore à soutenir des combats, ni à traverser des heures d'incertitude et de crise, dans la voie nouvelle où il venait d'entrer. Le contraire étonnerait et devrait plutôt nous la rendre suspecte. Mais il surmonta toutes ces épreuves, et les nombreuses notes spirituelles qu'il nous a laissées, notamment celles de sa grande retraite de 1886, — retraite de trente jours, — nous permettent de suivre pas à pas ses progrès dans la vie intérieure.

Le récit de ses derniers moments et de sa mort est particulièrement édifiant. La pensée du salut de la France hantait cette âme qui avait tant travaillé pour lui rendre la foi. L'une de ses dernières paroles fut un cri d'espérance : « O France, ô ma France chrétienne et fidèle, sauvée par Jeanne d'Arc, enfant du peuple ! »

Les hommes d'action, les économistes et les sociologues ne seront donc pas seuls à tirer profit de la lecture de ces fortes pages, bourrées de documents et de faits. Les âmes pieuses, les religieux et les religieuses, tous ceux et toutes celles qui cherchent à progresser dans l'amour de Dieu et la pratique de la vie intérieure, trouveront là une ample matière à réflexions et un puissant encouragement.

A. Garnier.

Le Père des Indiens

M. Marcel Brion vient de publier au *Roseau d'or* un beau livre, à la gloire du grand évêque dominicain missionnaire Bartholomé de Las Casas.

Descendant d'un ancêtre limousin qui s'était illustré en Espagne dans la lutte contre les Maures et que Ferdinand le Saint avait anobli, Bartholomé de Las Casas, après une jeunesse studieuse à Séville, s'embarqua avec son père sur un vaisseau de Colomb, pour les Indes Occidentales, le 30 mai 1498. Il prit part quelques années aux aventures des conquérants espagnols, et fut témoin, complice peut-être, des atrocités de la guerre d'extermination contre les Indiens. Mais son cœur chrétien s'émut bientôt de la touchante infortune de ces peuples; il fut saisi d'horreur devant « la face ténébreuse de la conquête ». Définitivement converti par la prédication enflammée du dominicain Montesinos, il se consacra dès lors à la défense et à l'apostolat des indigènes. Ordonné prêtre à Cuba en 1510, il prit lui-même l'habit dominicain, en 1521 ou 1523, et il devint plus tard évêque de Chiapa au Mexique.

« Il parcourut l'Amérique entière, apportant aux Indiens la parole du Christ, le réconfort de son cœur ardent, de sa charité inépuisable. Il n'est pas une île, pas une région de la terre ferme où il ne soit venu revendiquer les droits des opprimés. Les Indiens avaient pour lui une si grande vénération qu'il pacifia des pays entiers. Lorsqu'on leur présentait un papier quelconque en disant que c'était une lettre de Las Casas, ils devenaient aussitôt dociles et

empressés à bien accueillir le messager. Il a mérité d'être appelé en toute vérité « le Père des Indiens » (p. 52). — Il apprit leurs dialectes, « et ce ne fut pas une des moindres raisons de l'attachement qu'ils lui témoignaient, que leur joie en l'entendant prêcher dans leur langue. Et la vénération qu'ils avaient pour lui devenait plus grande lorsqu'ils voyaient cet homme savant instruire patiemment les enfants. Autour de lui rayonnait une si grande énergie de foi et d'amour que son influence débordait même sa personnalité et que bien des prêtres furent joyeusement accueillis par les indigènes simplement parce qu'ils portaient le même habit que Las Casas » (p. 213). — « Rien ne l'arrêtait lorsqu'il fallait obtenir la répression d'un abus. La colère des gouverneurs, la froideur du Roi, les intrigues de la Cour, les calomnies et les traquenards étaient impuissants contre sa grande charité. Ses ennemis les plus acharnés rendaient témoignage à la grandeur de son apostolat. Et pourtant de quelles attaques ne fut-il pas victime? Comme il critiquait les Espagnols, on l'accusa d'être vendu à l'étranger; comme il s'opposait à des théories qui se paraient de fausses justifications théologiques, certains virent en lui un agent des Luthériens. La haine s'efforçait de le salir, mais il était si grand que rien ne pouvait l'atteindre » (p. 53).

Ainsi le présente M. Brion, saluant en lui le plus grand des missionnaires qui, à cette époque dans le Nouveau Monde, rendirent témoignage aux exigences de l'Évangile. Il nous retrace en des pages vivantes les efforts accomplis par son héros pour soustraire les Indiens à l'avarice et à la cruauté parfois vraiment démoniaque de certains conquérants, pour arrêter les dévastations et les massacres, pour faire cesser l'esclavage et l'affreuse hypocrisie de l'*encomienda* et des *naborias*, pour faire rendre leurs biens aux malheureux qui en avaient été dépouillés ; — ses ten-

tatives de colonisation pacifique que la trahison fit échouer ; ses nombreux voyages en Espagne pour plaider la cause de ses « enfants », tour à tour devant Ferdinand, Isabelle, Charles-Quint ; son indomptable ténacité à réclamer, à obtenir de Sa Majesté Catholique des ordonnances protectrices de la liberté des Indiens et des mesures efficaces pour en assurer le respect. Tout se ligue contre lui, mais il finit toujours par emporter la victoire, « et c'est une des choses les plus remarquables de cette étonnante histoire, et bien propre à nous donner une haute idée des souverains espagnols, que de constater que le protecteur des Indiens, malgré les intrigues des conquérants et celles de la Cour, a toujours eu gain de cause auprès de la monarchie catholique ». Mais tout était toujours à recommencer. Après avoir obéi quelque temps, les conquérants se moquaient des ordonnances impériales. L'Espagne était loin. Ils avaient des amis et complices à la Cour. On trompait le monarque par de faux rapports. Dévastations, incendies, pillages, violences de toute sorte et massacres reprenaient de plus belle. L'évêque missionnaire voyait par lui-même ou apprenait par ses frères ces nouvelles souffrances des Indiens et ces nouveaux obstacles mis par la cruauté et la rapacité des chercheurs d'or à la conquête spirituelle des âmes. Intrépide, inlassable, il repassait les mers et se remettait à l'œuvre, pour revenir, dès que ses démarches avaient abouti, vers son cher troupeau et le défendre sur place. Il continua cette tâche admirable jusqu'à la veille de sa mort. Il mourut dans un couvent de son Ordre près de Madrid, à 92 ans. Il laissait une œuvre écrite considérable, toute consacrée aux problèmes des Indes.

Soit dans le cours de son récit, soit dans les « *Annexes* », M. Brion analyse avec le plus grand soin, après les avoir historiquement situés, ces divers ouvrages. Le Protecteur des Indiens, tour à tour, y dénonce, en témoin indigné,

les atrocités des Espagnols, retrace avec douleur les souffrances imméritées des indigènes, revendique leurs droits violés, les venge d'odieuses accusations, et implore pour eux la justice. L'évêque prescrit aux confesseurs la conduite à tenir avec les oppresseurs qui demandent l'absolution, détermine les restitutions et réparations, les dispositions testamentaires qui doivent leur être imposées. Le théologien réfute ses propres adversaires, confond les apologistes hypocrites et les esprits faux comme Sepulveda qui essaient de justifier les violences de la conquête. Il expose les vrais principes catholiques sur la colonisation et l'évangélisation ; il rappelle avec une sainte fierté chrétienne, sans crainte d'affronter les sursauts d'orgueil de ses concitoyens, que les peuples du Nouveau Monde ont droit d'être maîtres chez eux, qu'ils ne sont pas les barbares, les sauvages, les cannibales, les monstres d'immoralité qu'on dit; que si le Pape, en vertu de son pouvoir spirituel sur l'univers qu'il doit tout entier gagner au Christ, a « donné » les Indes occidentales au roi d'Espagne, ce n'est pas pour que les conquérants dépossèdent les rois indigènes de leur souveraineté légitime, et les Indiens de leurs biens, encore moins pour les réduire en servitude, les accabler de travaux qui les tuent, les torturer ou les massacrer, mais pour ôter les obstacles qui s'opposeraient à la prédication de l'Évangile et pour aider, en respectant tous les droits des particuliers et des princes, à l'extension du Règne de Jésus-Christ (1).

(1) Nous trouvons ainsi résumés, quant à l'essentiel, l'*Histoire des Indes*, *la Relation abrégée de la destruction des Indes*, les *Avis et règles pour la confession des Espagnols qui ont charge d'Indiens*, *aux Indes de la Mer océane*, le *Traité comprobatoire de l'Empire souverain et du primat universel que les Rois de Castille et Léon possèdent sur les Indes*, les *Trente propositions contre Sepulveda*, la *Lettre à Barthélemy de Carranza* pour le supplier d'intervenir auprès de Philippe II, alors en Angleterre, « la *Consultation sur les droits et les obligations des conquérants du Pérou*,

Voici la belle page sur laquelle se clôt le livre :

« Quant à l'esprit de Las Casas, c'est le pur esprit catholique. Il n'invoque jamais que les plus stricts principes de l'Évangile, de la doctrine des Pères et de la théologie. Il arrive à l'époque où la scolastique refleurit à Salamanque, avec ses frères les grands docteurs dominicains, François de Vitoria, Dominique Soto, Melchior Cano. C'est toute la sève intellectuelle de l'Ordre de saint Dominique qui nourrit sa pensée. Lui-même, à ce point de vue, est dans l'action apostolique ce qu'un Vitoria est dans le domaine spéculatif, il apporte une illustration pratique éclatante aux plus hautes doctrines de saint Thomas. Nul n'est plus « théocrate » que cet ennemi du despotisme, nul n'est plus éloigné du libéralisme moderne que ce grand ouvrier de la justice chrétienne. Quand il rappelle les Conquérants au respect de la personne humaine et qu'il les force à restituer les biens volés aux Indiens, quand il réclame pour ceux-ci non seulement pitié, mais d'abord justice, quand il proclame l'égalité du droit dans tous les hommes, quand il maintient la souveraineté des caciques en face de l'Empire du Roi d'Espagne, c'est en prêtre, en théologien, en canoniste qu'il agit. Il a trouvé moyen d'être révolutionnaire à force de fidélité. Il a prévu les grands problèmes du droit international moderne, et les grands problèmes de civilisation qui s'imposent à nous, et il les a résolus de la façon qui nous paraît la plus hardie et la plus neuve, qu'il s'agisse des questions concernant la souveraineté ou de celles que suscitent les relations des diverses cultures avec l'apostolat chrétien, ou de celles qui touchent au droit de colonisation, au mandat que les nations

etc. A côté de ces analyses qui entraînent quelque redites — mais la vie aussi se répète —, on aimerait trouver un exposé synthétique ou une étude critique de la pensée de Las Casas. — Il est permis de regretter que M. Brion n'ait pas cherché davantage — mais c'est, sans doute, faute de documents — à nous révéler la vie intérieure de son héros, la source intime d'où procédait une charité si tendre et si active pour le prochain, et qu'il se borne à nous faire pressentir, par le récit de ses œuvres, la grandeur de cette âme. Ces réserves ne sont rien. On sait à l'auteur infiniment de gré d'avoir fait revivre, avec tant de talent, tant d'affection pour l'Ordre de saint Dominique, cette grande figure oubliée, une des pures gloires de l'Espagne et de la catholicité. — On souhaite qu'il dessine bientôt quelque autre visage héroïque.

chrétiennes ont à exercer à l'égard des autres, ou à ce qu'on appelle de nos jours le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Dans son activité et dans ses doctrines apparaît une image de toutes les aspirations qui assiègent notre conscience, mais dégagées de l'idéologie à laquelle nous sommes accoutumés, formulées en fonction des systèmes d'idées qui ont réglé la civilisation médiévale. En Las Casas, c'est toute la pensée héroïque et théologale du moyen-âge que nous voyons se dresser en face du monde moderne commençant. Voici qu'aujourd'hui ce monde est contraint de la façon la plus brutale à résoudre les questions aperçues par le grand Dominicain du seizième siècle. Dans la situation étrangement plus complexe où nous nous trouvons, peut-être nous faudra-t-il, sous des modalités différentes, retrouver les grands principes de solution dont il s'est inspiré, et reconnaître que le premier devoir et le premier intérêt des nations est de faire prévaloir les obligations spirituelles sur les profits temporels immédiats. »

Il n'y a rien à changer à cette page, et tout le monde entend bien que le « peut-être » des dernières lignes signifie « certainement ».

Oui, l'histoire du grand Dominicain est un cas éclatant. Mais combien de fois, en combien de lieux, depuis cette époque, les procédés de colonisation n'ont-ils pas retardé et même fait échouer complètement la conquête évangélique! A côté de bienfaits réels apportés, dans l'ordre temporel surtout, aux peuples colonisés (bienfaits qu'il serait souverainement injuste de méconnaître), quels méfaits n'ont pas été commis! Les mauvais exemples de certains Européens dont la vie, eût dit Las Casas, était « mahométique » et non chrétienne, les convoitises, les injustices de certains gouvernements colonisateurs, ont détourné de la foi au Christ des millions d'indigènes que les missionnaires eussent convertis avec les seules armes de la Croix et par leur sang. Des erreurs ont été semées, pires que celles dont les missionnaires cherchent à guérir les peuples encore idolâtres, car elles sont souvent des perversions de l'Évan-

gile, ou, comme on l'a dit, « des vérités chrétiennes devenues folles ».

Comme au temps du Père des Indiens, — que tous les religieux ne secondèrent pas aussi fidèlement qu'ils l'auraient dû, — des prédicateurs de la foi, qui avaient pourtant tout quitté pour le salut des âmes, ont même pu, çà et là, dans la suite, céder inconsciemment à des préoccupations non exclusivement apostoliques, voire à des préjugés de race, avoir quelque faiblesse dans la réprobation de certaines injustices, être tentés d'oublier que leur œuvre toute spirituelle ne doit servir leur pays d'origine que par surcroît, et que les Messagers de la foi doivent demeurer absolument « libres de tout, sauf de Jésus ». Ce danger n'est pas chimérique, puisque Pie XI, qui porte en son cœur la constante sollicitude de toutes les Églises et de toutes les âmes de la terre, a dû mettre en garde contre lui, dans son encyclique sur les missions.

Mais, grâce à Dieu, les missionnaires catholiques sont habituellement des héros de fidélité au devoir que l'amour des âmes leur a fait librement embrasser.

Le plus grave de tous les périls, l'obstacle qui entrave le plus sûrement et risque de rendre en partie stériles les efforts accomplis et le sang versé par les missionnaires, c'est sans contredit la politique antichrétienne des nations européennes. Les persécutions des gouvernements indigènes contre la religion du Christ sont un moindre obstacle à son expansion. C'est là un des points sur lesquels les catholiques sont heureux d'enregistrer l'accord spontané de leurs frères séparés (1).

(1) M. l'abbé Journet, dans son admirable livre sur l'*Union des Églises* (p. 202), cite ces lignes tirées de l'ouvrage : *Die Stockholmer Weltkirchenkonferenz* (p. 85) : « L'une des manifestations actuelles les plus importantes de l'Église est son zèle admirable à porter aux peuples païens l'Évangile du Christ. Cet enthousiasme a enlevé aux

On peut craindre que les grands maux dont l'Europe est menacée ne soient, pour une part, le châtiment de ces infidélités des États chrétiens. Pour couvrir la multitude et la grandeur de ces péchés, il faut qu'à l'ardente charité, au zèle absolument pur et désintéressé d'un nombre chaque jour croissant de missionnaires, s'unissent, avec une ferveur croissante aussi, les prières, les œuvres, les souffrances, le dévoûment généreux de toutes les âmes chrétiennes. Les baptisés sont tous solidairement responsables de la conversion du monde à Jésus-Christ. Les miséricordes que nous avons reçues de préférence à d'autres, avant les autres, nous imposent de grands et glorieux devoirs. Malheur à nous si nous y manquions!

fr. M.-B. LAVAUD, O. P.

« peuples blancs » des milliers de personnes éminentes, qui n'ont cherché qu'à marquer leur vie de cet esprit de sacrifice et de bonté que réclame notre Maître. La bienfaisance de ces hommes et de ces femmes, tant pour les pays qu'ils ont quittés que pour ceux qu'ils ont visités, est inappréciable. Mais nous voyons que la cause pour laquelle ils se sont dévoués, et pour laquelle leurs Églises consentent de généreux sacrifices, est sérieusement menacée par la politique non chrétienne de leurs propres gouvernements. La contradiction entre la prédication des missionnaires et la politique païenne du « poing ganté de fer » des nations de la chrétienté est funeste. Les Églises de l'Occident doivent promptement instruire les nations respectives pour qu'elles introduisent les principes chrétiens dans les relations internationales. Sinon les œuvres de missions sont condamnées à un échec relatif. » [Puisque je cite le livre de M. Journet, je signale, en m'en excusant, les *errata* du compte-rendu que j'en ai donné le mois dernier, sans pouvoir corriger les épreuves : Il manque ici ou là des guillemets, mais, surtout, la page 391 à partir de la 3e ligne doit se lire avant la note consacrée à l'article de M. Jambé sur le congrès de Genève, pp. 389-391. Le lecteur aura lui-même rectifié.]

La parabole de la vigne

Simile est regnum coelorum.
(*S. Matth.*, x, 1-16.)

1. Voici ce que dit l'Évangile d'aujourd'hui : *Le royaume des Cieux est semblable à un homme, à un maître de maison qui sortit afin de louer des ouvriers pour sa vigne. Il sortit de bonne heure, à la première heure, à la troisième, à la sixième, et il les engagea pour un denier par jour. Comme le soir tombait, il trouva encore des gens oisifs et il leur dit : Pourquoi vous tenez-vous ici oisifs toute la journée? Vous aussi, allez à ma vigne et ce qui est juste, je vous le donnerai.*

Ce maître de maison, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; sa maison, c'est le ciel et la terre, le purgatoire et l'enfer. Il vit que toute la nature s'était désorientée, que sa tout aimable vigne (1) était improductive et que la nature humaine faite pour posséder cette vigne précieuse s'était égarée et laissait en jachère la tout aimable vigne. Le Sei-

(1) Qu'est-ce que cette tout aimable vigne? La puissance de divinisation et de vie surnaturelle qui se trouve en toute âme humaine et que Dieu avait dessein de réaliser en élevant l'homme, par sa grâce, à l'ordre surnaturel et à la vision béatifique. Travailler à cette vigne, c'est accepter l'invitation et la grâce de Dieu, et faire produire à notre nature les actes de charité qui doivent développer en nous la vie d'amour et d'union dont le terme est au ciel.

gneur voulut ramener de nouveau l'homme à la vigne pour laquelle il l'avait créé et il sortit de bon matin.

En un sens, notre tout aimable Seigneur est sorti de bonne heure, parce que de toute éternité il sort en naissant du cœur de son Père, tout en y demeurant. En un autre sens, notre aimable Seigneur Jésus-Christ est sorti de bonne heure en revêtant la nature humaine pour nous prendre à gages et nous ramener au travail de sa vigne ; et il a engagé des gens à la première heure, à la troisième, à la sixième et à la neuvième. Le soir le maître de maison, étant sorti de nouveau, trouva encore des hommes, et ces hommes étaient oisifs. Il les interpella avec sévérité et leur demanda pourquoi ils étaient demeurés là sans rien faire, toute la journée, et ils répondirent : Parce que personne n'est venu nous embaucher.

2. Ces gens sont ceux qui sont demeurés dans leur pureté et leur innocence naturelles, et c'est pour eux un grand bonheur. Dieu a vu qu'ils n'avaient pas encore été engagés au service du monde ou des créatures ou que, si d'aventure ils avaient été pris à gages par eux, ils étaient maintenant libres, affranchis et sans engagement (1). Mais ces gens sont oisifs, c'est-à-dire ils sont tièdes, froids, sans amour et sans grâce, car l'homme qui n'a pas l'amour de Dieu et qui vit encore selon la nature aurait beau faire, si c'était possible, toutes les bonnes œuvres que le monde a jamais faites, il n'en serait pas moins complètement oisif, occupé à une œuvre vaine qui ne servirait

(1) Qu'est-ce que cet engagement? C'est l'état d'une âme actuellement prise par la poursuite d'un bien créé dans lequel elle met à tort tout son bonheur ou du moins qu'elle recherche comme s'il devait faire sa félicité. Libres au contraire sont les gens qui, tout en étant peut-être pécheurs, n'ont pas l'âme asservie à la poursuite passionnée d'une fin temporelle, dont ils ont fait leur fin dernière.

absolument de rien. La sortie matinale signifie l'envoi de la grâce, car l'aurore est la fin de la nuit ; l'obscurité s'en va et le jour de la grâce se lève.

3. Le Maître de maison dit : *Pourquoi restez-vous à ne rien faire ? Allez à ma vigne, et ce qui est juste, je vous le donnerai.* Ces hommes s'en vont travailler de diverses façons. Voici d'abord les commençants. Ils vont à la vigne par un travail extérieur, par des pratiques sensibles, d'après leurs propres desseins, et ils piétinent sur place, tout en faisant de grandes œuvres, telles que jeûnes et veilles ; et ils prient beaucoup, mais sans donner attention au fond de leur âme. Ils s'arrêtent aux satisfactions de la sensibilité, aux faveurs ou défaveurs (de leur entourage) ; de là vient qu'ils jugent à tort et à travers et qu'il y a en eux de nombreux défauts : orgueil, irritabilité, amertume, volonté propre, humeur revêche et maintes autres inclinations de même genre.

D'autres ont dédaigné les satisfactions sensibles ; ils ont aussi surmonté de gros défauts et se sont appliqués à des pratiques d'un degré plus élevé. Ils s'adonnent à des exercices spirituels et y trouvent un tel plaisir et de telles délices qu'ils n'atteignent pas la vérité la plus intime.

Mais voici une troisième classe d'ouvriers : ce sont ces aimables hommes qui s'élèvent au-dessus de toutes choses et s'en vont à la vigne noblement et comme il convient. Ces hommes, en effet, n'ont de pensée et d'amour que pour Dieu même et pour lui seul ; ils ne considèrent ni plaisir, ni profit, ni aucune autre chose, rien de ce qui peut nous venir de Dieu ; mais ils se plongent intérieurement en Dieu, sans plus, et ils ne cherchent plus que sa gloire et son honneur ; ils ne désirent qu'une chose, c'est que son éternelle et bien-aimée volonté s'accomplisse en eux et en toute créature. C'est ainsi qu'ils acceptent tout

et ne s'attachent à rien (1), recevant de Dieu et lui rapportant en absolue simplicité tout ce qu'ils en ont reçu, ne s'attachant en rien à eux-mêmes. Ils se comportent absolument comme une eau qui s'écoule et puis retourne à sa source, comme la mer qui se répand et puis revient toujours à son point de départ. C'est bien l'image de ces hommes. Tous leurs dons, il les rapportent au fond d'où proviennent ces dons et ainsi y retournent eux-mêmes. Car s'ils rapportent tout ce qui leur a été donné et ne sont retenus par rien, ni par le plaisir, ni par le profit, ni par ceci, ni par cela, ni comme ceci, ni comme cela, c'est nécessairement en Dieu qu'intérieurement ils se reposeront.

4. Mais, si pur que soit le détachement de soi-même auquel de telles dispositions amènent l'homme, et si entière que soit la simplicité, si absolues que soient ses aspirations vers Dieu, la nature reste toujours quelque peu inclinée vers elle-même. De cette inclination, aucun homme ne peut s'affranchir, qu'il le veuille ou non. Elle consiste en ceci : que l'homme voudrait posséder Dieu et que, par nature, il désire être heureux. Mais ce sentiment devrait ne tenir en nous qu'une faible place, n'occuper que la moindre part de notre pensée et de notre désir (2). C'est ainsi que l'ouvrier de la vigne, bien qu'il ne soit venu que pour le travail, doit prendre cependant une col-

(1) Ils acceptent n'importe quelle souffrance et n'importe quel renoncement.

(2) Quand il s'agit de la réalisation immédiate de ce bonheur dans les plus hautes joies qui soient en ce monde, dans cet avant-goût du ciel qu'est la joyeuse conscience du Dieu aimé et présent en nous. Quant au désir du ciel en lui-même, nous ne l'aurons jamais trop, pourvu cependant que nous subordonnions notre espérance à la charité et que nous voulions notre bonheur pour l'amour et la gloire de Dieu, pour la réalisation du plan divin et le bien commun de la cité des saints.

lation ; mais le temps de la collation est très court, et celui du travail très long. Le travail dure toute la journée, la collation dure à peine une heure et n'est prise qu'en vue du travail. C'est pour pouvoir travailler que l'ouvrier mange, et la nourriture passe dans sa chair et son sang, sa moelle et ses os ; puis elle est de nouveau dépensée, elle se consume avec le travail, et quand tout a été consumé dans l'activité, l'homme recommence à manger un peu, mais pour consumer encore cette nourriture dans le travail de la vigne. Voilà bien comme doit agir l'homme noble. Quand il sent en lui une inclination à posséder Dieu ou quoi que ce soit, il ne doit songer que fort peu au réconfort personnel que cela lui vaudra ; qu'il ait seulement l'intention de se ranimer et de se refaire, afin de pouvoir consumer cette nouvelle énergie dans le travail. Et de même qu'il la consume de la façon la plus élevée en la dépensant aussi entièrement qu'il l'a reçue, de même il doit puiser de nouvelles forces dans les tout aimables épanchements de la grâce divine, afin de pouvoir les consumer à leur tour.

5. Ah, mes enfants, ceux qui rapportent ainsi complètement à Dieu ses dons corporels et spirituels, voilà les seuls qui deviennent capables et dignes de recevoir, en tout temps, plus de grâces encore. Ces gens seraient dignes de se nourrir de perles d'or, de tout ce que le monde possède de meilleur. Mais c'est qu'il y a maint homme noble et pauvre qui n'a rien de cela. Qu'il s'en remette à la force toute-puissante de Dieu et se confie en elle : elle lui viendra en aide.

Mes enfants, mes enfants, mes enfants, il en est de ces hommes comme du bois de la vigne. Extérieurement il est noir, sec et de bien peu de valeur. A qui ne le connaîtrait pas, il semblerait n'être bon qu'à être jeté au feu et

brûlé. Mais au dedans, au cœur de ce cep, sont cachées les veines pleines de vie et la noble force qui produit le fruit le plus précieux et le plus doux que bois et arbre aient jamais porté.

Ainsi en est-il de ces gens, les plus aimables de tous, qui sont abîmés en Dieu. A l'extérieur, en apparence, ils sont comme des gens qui dépérissent, ils ressemblent au bois noir et sec, car ils sont humbles et petits au dehors. Ce ne sont pas des gens à grandes phrases, à grandes œuvres et à grandes pratiques ; ils sont sans apparence et, à ce qu'ils pensent, ne brillent en rien. Mais celui qui connaîtrait la veine pleine de vie qui est dans ce fond où ils renoncent à ce qu'ils sont par leur nature propre, où Dieu est leur partage et leur soutien, ah! (1), quelles délices leur procurerait cette connaissance!

6. Mais le vigneron s'en ira bientôt tailler dans sa vigne les pousses folles. S'il ne le faisait pas et s'il les laissait sur le bon bois, sa vigne ne donnerait qu'un vin aigre et mauvais. Ainsi doit faire l'homme noble : il doit s'émonder lui-même de tout ce qui est désordre, déraciner à fond toutes ses manières d'être et ses inclinations, qu'il s'agisse de joie ou de souffrance, c'est-à-dire tailler les mauvais défauts, et cela ne brise ni la tête, ni le bras, ni la jambe. Mais retiens le couteau jusqu'à ce que tu aies vu ce que tu dois couper. Si le vigneron ne connaissait pas l'art de la taille, il couperait tout aussi bien le noble bois qui doit bientôt donner du raisin, que le mauvais bois, et il ruinerait le vignoble. Ainsi font certaines gens. Ils ne connaissent pas le métier ; ils laissent les vices, les mauvaises

(1) *Waffen* — littéralement : aux armes! Exclamation courante au moyen âge, qu'il faut généralement traduire par : hélas! C'est ici le soupir que pousse celui qui se représente quelque chose de bon, à quoi il n'a point part pour l'instant.

inclinations dans le fond de la nature, taillant et rognant la pauvre nature elle-même. La nature en elle-même est bonne et noble : que veux-tu y couper ? Au temps de la venue des fruits, c'est-à-dire de la vie divine, tu n'aurais plus qu'une nature ruinée.

7. Ensuite on lie les pieds de la vigne, on les échalasse, on courbe les sarments de haut en bas, on les lie à des pieux solides pour les soutenir. Par là, on peut entendre la douce et sainte vie, le saint modèle et la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui doit être en tout le soutien de l'homme de bien ; l'homme doit être courbé ; ce qu'il y a en lui de plus haut doit être abaissé et il doit s'abîmer dans une véritable et humble soumission dans le fond, dans le Christ, en vérité, non point par simagrée, mais du fond de son âme, car toutes nos facultés, intérieures et extérieures, celles de la sensibilité et de la concupiscence, aussi bien que nos facultés rationnelles, doivent être liées, chacune à leur place, de telle sorte que ni les sens, ni la volonté, ni aucune faculté ne s'épanouissent, mais qu'elles restent liées et attachées, dans une véritable soumission à la volonté de Dieu, comme Dieu l'a voulu, de toute éternité, dans son éternelle volonté.

8. Ensuite on retourne la terre autour des pieds de vigne et on sarcle les mauvaises herbes. L'homme doit ainsi se sarcler, profondément attentif à ce qu'il pourrait y avoir encore à arracher de son fond, pour que le divin Soleil puisse s'en approcher plus immédiatement et y briller. Si tu laisses alors la vertu d'en haut faire là son œuvre, le soleil aspire l'humidité du sol dans la force vitale cachée dans le bois, et les grappes poussent magnifiques. Ah ! mes enfants, celui qui préparerait ainsi sa vigne, de telle sorte que le Soleil divin pût y agir, y envoyer ses rayons

— quels fruits magnifiques et précieux Dieu en ferait sortir ! Puis, le soleil, par sa chaleur, agit sur les grappes et les fait aimablement s'épanouir en fleurs. Et ces fleurs ont un parfum si noble et si bienfaisant, qu'il éloigne tout ce qui est venimeux ; ni crapaud ni serpent ne peuvent le supporter. Ah ! mes enfants, mes enfants, quand le Soleil divin caresse immédiatement ce fond, et aussi, ô bonheur, tous ces fruits qui en sont sortis, intérieurement ou extérieurement, oh, ceux-ci tendent vers Dieu si absolument et s'épanouissent si délicieusement ; la fleur qu'ils produisent, c'est la recherche de Dieu seul : en vérité ils donnent un parfum si admirablement délicieux, qu'il chasse tout poison de l'ancien serpent.

Oui, en vérité, tous les démons de l'enfer et tous les hommes de ce monde ligués ensemble ne pourraient pas nuire à l'homme qui aime Dieu en toute pureté. Plus ils chercheraient à lui nuire, et plus ils le feraient monter dans les profondeurs des cieux, si toutefois il est vraiment tout au désir de Dieu. Et si, avec cette fleur de pur désir de Dieu, il était entraîné au plus profond de l'enfer, il trouverait là, dans l'enfer, le royaume des cieux, Dieu et la béatitude. C'est pourquoi celui qui aurait cette fleur n'aurait rien à craindre d'aucune façon. Et quels que soient les attraits qui s'offrent à lui, du moment qu'il n'y cherche que Dieu uniquement, rien ne peut le troubler ni l'égarer.

9. Ensuite, le soleil devient plus éclatant, il darde ses rayons brûlants sur les fruits et les rend de plus en plus transparents ; la douceur s'y fixe toujours davantage, les peaux qui les enveloppent deviennent très minces. Ainsi en va-t-il dans le domaine spirituel ; les obstacles intermédiaires deviennent finalement si ténus, qu'on reçoit sans cesse les touches divines de tout près. Aussi souvent et

aussitôt qu'on se tourne vers Lui, on trouve toujours à l'intérieur le divin Soleil brillant avec beaucoup plus d'éclat que tous les soleils qui ont jamais lui au firmament; et ainsi tout dans l'homme est déifié à tel point qu'il ne ressent, ne goûte et ne connaît rien aussi vraiment que Dieu, d'une connaissance foncière (1), et cette connaissance surpasse de beaucoup la science et le mode de connaissance rationnelle.

Enfin on arrache les feuilles et l'on en dépouille les sarments, afin que le soleil puisse se répandre sur les fruits, sans rencontrer aucun obstacle. Il en est de même chez ces hommes ; tout intermédiaire tombe et ils reçoivent tout d'une façon immédiate. Voici que tombent prières, représentations des saints, pratiques de dévotion, exercices. Mais que l'homme se garde pourtant de rejeter ces pratiques, avant qu'elles ne tombent d'elles-mêmes. A ce degré alors le fruit devient si indiciblement doux, qu'aucune raison ne peut le comprendre, et les choses vont si loin, que l'esprit s'abîme au point de perdre toute pensée distincte (2). Il ne fait plus qu'un avec la douceur divine, si bien que son être est tout pénétré de l'Être divin et qu'il s'y perd comme une goutte d'eau dans un grand fût de vin. L'esprit est tellement plongé en Dieu, dans l'unité divine, qu'il y perd tout ce qui le distinguait.

Tout ce qui l'a amené à ce degré, telles que son humilité, ses intentions, sa personnalité même, tout cela perd alors son nom, et il n'y a plus qu'une simple, paisible et mystérieuse unité sans aucune distinction.

Ah ! mes enfants, ici les bonnes intentions, l'humilité, ne sont plus qu'une simplicité, un mystère si essentielle-

(1) Il s'agit de la connaissance de conscience distincte de la connaissance analytique de raison.

(2) Littéralement : *toute distinction.*

ment paisible (1) dont on peut à peine prendre conscience. Ah ! ne demeurer là qu'une heure, un seul instant, ce serait mille fois plus utile et plus agréable à Dieu, que de demeurer quarante ans dans les pratiques de son choix.

Que cela nous soit donné à tous et qu'à cela Dieu nous aide ! Ainsi soit-il.

J. TAULER.

Traduction d'après les manuscrits allemands
par les RR. PP. HUGUENY et THÉRY, O. P., et A. L. CORIN.

(1) Toutes nos pensées et tous nos sentiments de vertus particulières s'évanouissent momentanément dans la conscience amoureuse de Dieu où l'âme perd même toute conscience distincte d'elle-même, pour se livrer tout entière au sentiment absorbant de l'amour de complaisance.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Quelle est l'origine des Congrès Eucharistiques ?

Trois grandes âmes

Les lecteurs de *La Vie Spirituelle* ont déjà vu dans les journaux des comptes-rendus du Congrès eucharistique de Lyon. Nous n'y reviendrons pas.

Nous voudrions dire ici la part qui revient à trois grandes âmes dans la fondation de ces Congrès eucharistiques. C'est précisément à Lyon que se passe une partie fort intéressante de cette histoire.

Au commencement de l'année 1872, une ancienne élève des Dames du Sacré-Cœur de Marmoutier, près Tours, se rendait d'Ars à Lyon. Le 17 janvier, elle va trouver un prêtre de cette ville, que déjà l'on appelait *le saint*, l'abbé Chevrier, fondateur de la Providence du Prado. C'était la fête de saint Antoine, et l'abbé Chevrier s'appelait précisément Antoine. La cour où jouaient les enfants, toujours bruyante, était encore plus bruyante que d'ordinaire. « Le bon Père » prenait sa part de ces ébats lorsqu'on l'avertit qu'une personne l'attendait à la chapelle. C'est là que Mlle Tamisier l'attendait.

Celle-ci raconte au Père sa vie en apparence infructueuse, ses insuccès, ses déceptions, ses essais de vie religieuse, et surtout son grand désir de dépenser sa vie à servir Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.

Le Père l'écouta longtemps en silence. Puis, tout à coup : « Vous voulez servir Dieu, lui dit-il, et vous n'entendez rien à la vie chrétienne ! Vous ne savez seulement pas l'*a b c* de la sainteté. Or il faut être saint pour entrer au Ciel. Il faut faire les actions des saints. Il faut suivre à la lettre l'Évangile : *Allez*,

vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi. N'ayant plus rien, faites-vous mendiante...

« Arrêtez la première pauvresse que vous rencontrerez ; demandez-lui d'échanger vos vêtements pour les siens ; couvrez-vous de ses haillons, et commencez à servir Notre-Seigneur... Quand vous vous sentirez de force à marcher dans cette voie, revenez me trouver, et je m'occuperai de votre âme.

« Pour pénitence et comme préparation à cette vie nouvelle, vous entrerez dans cinq églises ; vous vous mettrez à la place des pauvres, le plus près possible de la porte, comme le publicain de l'Évangile, et là, à genoux par terre, bien humblement, honteuse de vous-même, vous réciterez cinq *Pater* et cinq *Ave*.

« Et quand vous vous sentirez de force à vous couvrir de haillons, revenez me trouver et je m'occuperai de votre âme. »

Passe encore pour mendier, pensait Émilie ; mais me couvrir de haillons, de haillons pleins peut-être de vermine !

— Sacrifice entier ! reprenait le Père. Il faut aller jusque-là. »

Et la pauvre âme fit sa pénitence des cinq *Pater*, des cinq *Ave* et des cinq églises, mais elle laissa leurs haillons aux pauvresses. Et elle s'en retourna à Ars.

Or à Ars elle avait connu un jeune ouvrier cordonnier, nommé Étienne, cul-de-jatte, marchant sur ses mains. Il demandait au saint Curé sa guérison. « Mon enfant, Dieu peut vous guérir, lui répondait M. Vianney, mais choisissez : infirme, vous irez droit au ciel ; si vous guérissez, votre salut sera douteux. — Oh ! j'aime bien mieux rester comme je suis », reprenait l'ouvrier. Et au lieu de la santé du corps, il reçut la joyeuse résignation de l'âme.

Émilie le rencontrait souvent et sa vue l'encourageait.

D'Ars elle revenait à Lyon et à son guide.

Là, elle attendait son tour parfois durant plusieurs jours. Le jour venu, elle attendait son heure. Et cela dans le pauvre réduit d'une bonne vieille.

Alors le terrible point d'interrogation se dressait devant elle : « Êtes-vous décidée ? Décidez-vous donc ! Vous n'êtes qu'une mendiante, la mendiante du Saint-Sacrement. Votre vocation, c'est de courir les chemins... »

Courir les chemins, lorsqu'elle rêvait la solitude, le silence aux pieds du divin Maître. Elle n'y comprenait rien.

*
* *

Cela dura au moins six mois.

Enfin, un jour, aidée par la grâce, elle fait l'effort suprême : « Mon Père, dit-elle, je suis prête au sacrifice. » Alors l'abbé Chevrier, souriant finement : « Sotte, vous prenez donc tout au sérieux! Allez, mendiante du Saint-Sacrement! »

Dès ce jour, il ne fut plus question de haillons, et le Père devint le directeur de son âme.

Que fut cette direction?

Voici quelques notes prises par Émilie dans son journal :

« Adorez le Saint-Sacrement en silence. Vivez d'adoration, d'union à Notre-Seigneur, de prière. Soyez le cierge qui brûle et se consume à ses pieds. C'est Dieu qui mène tout. Les choses tourneront à bien. »

Le 30 août 1872 le Père lui dit : « Retournez à Ars et attendez que Dieu veuille de vous... Dieu saura vous envoyer les âmes qui pensent comme vous. »

Le 22 octobre : « Soyez intérieurement religieuse, puisque vous ne pouvez l'être à l'extérieur. »

Et quinze jours après, lorsqu'elle revient : le 7 novembre :

« Ah! voilà la mendiante... Elle n'a donc plus de pain!...

« Il faut n'être rien, n'être plus soi, céder la place à Dieu...

« Commencez tout petitement à Ars, et Dieu vous bénira. Il faut soumettre vos désirs à Mgr Richard (alors évêque de Belley). C'est lui qui a grâce. Notre-Seigneur saura bien vous envoyer du monde. Il en viendra assez...

« Ne faites rien par vous-même... N'employez aucun moyen humain. Laissez Dieu diriger tout par les événements. Vous le retardez par votre action propre. Une seule chose peut avancer son règne d'adoration : l'humilité. C'est Dieu qui fait les œuvres: ce n'est pas nous. Soyez le député du bon Dieu. »

L'année suivante, le 27 mars 1873 :

« Soyez une lumière... Jésus au Saint-Sacrement est votre lumière. Recevez cette lumière et communiquez-la.

« Attirez par votre vertu. Attirez par la force de votre prière...

« Soyez le pain de Notre-Seigneur. Nous, prêtres, nous sommes le pain de Jésus-Christ par la parole, par l'action... Vous,

soyez son pain par l'adoration, par l'amour. Faites-vous le pain de Jésus. Il vous nourrit; nourrissez-le à votre tour...

« *L'heure de Dieu n'est pas encore venue.*

« Cachez-vous bien... Restez dans votre petit coin. Attendez que Dieu veuille de vous. Si Dieu veut de vous, il vous procurera les moyens d'agir... Jusque-là, restez tranquille... » (17 juin 1873.)

***

Douze jours après, dans la chapelle de la Visitation de Paray-le-Monial, deux cents députés français étaient à genoux devant le Très Saint-Sacrement exposé. En cette journée historique du 29 juin, ils consacraient au Sacré-Cœur de Jésus leurs personnes, le Parlement, la France entière.

Mademoiselle Tamisier comprit mieux alors les desseins de Dieu sur elle. Elle se sentit appelée avec plus de force encore à travailler au règne de Jésus-Hostie dans le monde.

L'État social chrétien, le salut social lui apparut par le règne de l'Eucharistie. Mais où? Mais par quel moyen? Mais dans quelle mesure? Elle l'ignorait. Elle ne savait qu'une chose : qu'elle était prête à tout pour l'extension de ce règne. Elle se rappelait une parole : « Votre vocation est de marcher. »

« Elle entrevoyait comme une marche catholique vers l'Eucharistie, dit son historien, et elle voulait y prendre part. » Elle y prit part. Elle marcha. Sa vie entière fut une marche pour le règne social de l'Eucharistie.

Mais cette marche en avant, que de démarches elle nécessita et aussi que de contre-marches!

« Vous sèmerez cinq ou six ans », lui avait dit le P. Chevrier, l'année suivante au mois d'août 1874.

Et elle sema, en effet. Elle sema d'abord l'idée des pèlerinages eucharistiques, et ceux-ci s'organisèrent : pèlerinages nationaux, pèlerinages régionaux, pèlerinages locaux : Avignon, Saint-Fulgent, Douai, Montmartre, Faverney...

En cette même année 1874, au château de Cibeins, tout près d'Ars, Mgr Mermillod lui avait dit : « Il faudra songer, pour l'étude de ces idées et le développement de ces œuvres, à un Congrès eucharistique. »

Et après avoir marché et semé plus de six ans, de ville en ville, de province en province, de pèlerinage en pèlerinage, l'a-

pôtre zélée de l'Eucharistie assista enfin, la septième année, au premier des Congrès eucharistiques. Ce fut le Congrès de Lille. Et alors commença cette série ininterrompue de Congrès qui, comme une longue traînée lumineuse, a parcouru et continue à parcourir le monde : Avignon, Liége, Fribourg, Toulouse, Paris, Anvers, Jérusalem, Reims, Paray-le-Monial, Bruxelles, Lourdes, Rome, et tant d'autres.

***

D'où venait à Mlle Tamisier ce zèle ardent pour l'extension dans tout le monde du règne eucharistique de Notre-Seigneur?

Jusqu'à l'âge de 29 ans l'attrait dominant de cette âme c'était bien l'Eucharistie, mais ce n'était pas encore le zèle intense d'apostolat eucharistique qui allait désormais transformer sa vie.

Le Père Eymard se rendait assez fréquemment à Tours pour y visiter la mère du commandant Marceau et M. Dupont que l'on appelait déjà « le saint homme de Tours ». Or, en 1863, le Père se rencontra un jour chez le beau-frère de Mlle Tamisier. Celle-ci se trouvait présente. — « Que fait ici cette jeune fille? demanda le P. Eymard. Il faut me la donner. Je voudrais fonder une société d'adoratrices du Très Saint-Sacrement; qu'elle vienne avec moi : c'est son affaire. »

La jeune fille le suivit. Et, le 16 décembre 1863, elle entrait comme postulante dans la communauté des Servantes du Très Saint-Sacrement, à Paris. Comme elle était musicienne, elle fut chargée de tenir l'harmonium chaque soir pendant le salut. Le Père, qui aimait sa façon pieuse d'accompagner, l'appelait son artiste, l'artiste du Très Saint-Sacrement.

« Plus d'une fois, dit M. le chanoine Vaudon, son heure d'adoration coïncida avec celle du Père. Jamais elle n'était plus en ferveur que cette heure-là. Ce fut pour elle une vision ineffaçable et comme une extase l'attitude adorante et priante du saint devant l'Hostie. Elle en parlait encore, toute tressaillante, peu de temps avant de mourir (1). »

La nouvelle novice goûtait délicieusement cette vie d'adoration et les enseignements du Père Fondateur. Celui-ci expli-

(1) Discours au Congrès eucharistique de Madrid.

quait le but de sa Congrégation : « Jusqu'à présent, disait-il, on a honoré Marie dans tous les autres mystères de sa vie, mais on ne pensait pas à l'honorer au Cénacle. C'est que le règne eucharistique de Notre-Seigneur n'était pas encore venu. Je parle de ce règne qui s'élève et qui est la grâce du temps. Dieu va augmentant ses grâces à mesure que les siècles passent, que la fin du monde arrive. *C'est l'Eucharistie qui doit faire régner Notre-Seigneur sur la terre*, et cette dévotion royale, c'est vous surtout qui devez en avoir l'esprit et le sentiment. »

Émilie Tamisier était au comble du bonheur. Le Père Eymard écrivait à sa mère : « Elle semble avoir trouvé son centre de vie; son cœur s'épanouit sous ce beau et bon soleil de l'Eucharistie... Nous verrons si Dieu lui fera la grâce entière. »

Le 29 mai 1864, elle prenait l'habit et le 7 novembre 1865, la sœur Émilienne prononçait les vœux temporaires. Elle fut désignée pour faire partie du groupe des douze adoratrices qui devaient se rendre au couvent de Nemours, nouvellement fondé. C'était en décembre 1865.

Ce couvent fut pour le Père Eymard la source de très grandes peines, Il écrivait à sa fille : « Hélas! que de croix sur la terre! que de misères! J'en ai le cœur plein. Que Dieu soit béni de tout! » (4 août 1867). Deux mois plus tard : « Il n'y a plus pour vous qu'à attendre un temps meilleur ou une autre grâce (1). » Et une semaine après : « Voilà une maison enterrée et finie. Hélas! quelle tristesse de voir cette issue! Que Dieu en soit béni! Toujours est-il que vous y avez passé de beaux et heureux jours. Ils compteront devant Dieu. Oubliez toutes les créatures... Vous êtes à Dieu et adoratrice du Très Saint-Sacrement à la vie et à la mort... Je vous bénis comme ma fille en Jésus au Très Saint-Sacrement. » (21 octobre 1867).

Le Père Eymard mourait un an après (1er août 1868).

*
* *

Les quatre années que Mlle Tamisier venait de passer dans la famille eucharistique furent la préparation à cette « autre grâce » que le B. Père avait entrevue le 14 octobre 1867, celle

(1) 14 octobre 1867.

de « courir le monde pour tenter l'un des moyens de réaliser la grande pensée fondamentale de l'Institut qu'elle venait de quitter : le règne social de la divine Eucharistie (1). »

Durant ces quatre années, en effet, elle avait entendu parler constamment du règne social de Jésus-Christ par l'Eucharistie; elle avait fait de ce règne l'intention principale de ses prières, de ses sacrifices, de ses adorations de jour et de nuit, l'*Adveniat regnum tuum* étant la devise même de la Congrégation du Très Saint-Sacrement. Elle s'était nourrie de la doctrine de ce Père spirituel qui allait répétant sous mille formes : « Il n'y a de salut qu'en Jésus présent parmi nous. — Un saint, un ange, un thaumaturge, un génie, une bouche d'or, tout cela est impuissant : il faut Jésus-Christ lui-même : voilà le Très Saint-Sacrement, son combat et son triomphe. — Il faut le faire sortir de sa retraite, pour qu'il se mette de nouveau à la tête des sociétés chrétiennes qu'il dirigera et sauvera. Il faut lui reconstruire un palais, un trône royal, une cour de fidèles serviteurs, une famille d'amis, un peuple d'adorateurs... Qu'il arrive donc de plus en plus ce règne de l'Eucharistie, assez longtemps l'impiété et l'ingratitude ont régné sur la terre : *Adveniat regnum tuum* (2). »

Veut-on savoir jusqu'à quel point cette idée du règne eucharistique que lui avait inspirée le Père Eymard devint l'idée dominante de celle qui devait être bientôt l'initiatrice des Congrès ?

Un jour, le P. Chevrier lui dit pour l'éprouver : « Martha, Martha, vous vous occupez de tout, excepté du nécessaire. Soyez Marie. Les œuvres de Dieu ne se font pas par nous; c'est Dieu qui les fait. Avec vos écritures, de l'encre et du papier, vous n'aboutirez à rien. Dieu fait ses œuvres quand il veut... Les Saints, dans les œuvres qu'ils font, ne savent où il vont. Ils commencent, et Dieu les conduit. Inutile de me dire vos projets, vos enchaînements d'œuvres; tout cela ne vaut rien. Servez le bon Dieu humblement, dans votre coin. Disparaissez. Pourquoi vous mettre toujours en évidence? Vous attrapez ce qui vous convient, des railleries mordantes, des déceptions... »

(1) *Annales des Prêtres-Adorateurs*. G. T., s.s.s. *La pensée inspiratrice des Congrès eucharistiques*, année 1925, p. 300.

(2) Article publié dans le premier numéro de la Revue *Le Très Saint-Sacrement*.

Ces paroles mortifiantes et bien d'autres venaient souvent humilier la pauvre âme. Elle finissait par douter d'elle-même. Un jour, à bout de patience, elle dit à son directeur : « Tenez, mon Père, le Saint-Sacrement me casse la tête. Je n'y veux plus penser. Aidez-moi à l'oublier. Puisque vous dites que je rêve, je veux sortir du rêve... »

Le Père alors avec un doux sourire :

« Oh ! qu'il en faut voir, n'est-ce pas, avant que Dieu nous choisisse pour faire un peu de bien !... Oublier le Saint-Sacrement ! Mais non, mais non ; il faut y penser, au contraire, pour l'adorer, pour demander son règne... Méditez sur la vie de Notre-Seigneur dans l'Hostie, vie d'anéantissement ; mais ne vous préoccupez pas autant. Dieu sait faire ce qu'il faut faire. Ne mêlez pas votre action à la sienne. Soyez persuadée de votre orgueil, de votre néant, et n'en sortez pas... »

— « Mais je sens, mon Père, que si je comprime en moi mon désir de travailler au règne eucharistique, je deviendrai folle... J'ai besoin d'épancher les idées qui me surchargent. Le P. Eymard disait : *Il faut que le Saint-Sacrement couvre la terre.* Obtenez de Dieu que je rencontre quelques âmes pour me comprendre et pour m'aider... »

Or, plus de trente ans après, nous l'entendrons répéter cette même parole du Père Eymard. Elle écrivait, en effet, au Supérieur général de la Congrégation du Très Saint-Sacrement, à l'approche du Congrès de Londres (1908) : « Londres sera grandiose. Cette parole du P. Eymard : *Il faut que le Saint-Sacrement couvre la terre*, a été d'une grande fécondité et le sera de plus en plus. »

*
* *

Par conséquent, l'idée de faire régner Jésus-Eucharistie sur toute la terre, idée qu'elle voulut réaliser d'abord par le moyen des pèlerinages eucharistiques, puis des Congrès eucharistiques, Mlle Tamisier la tenait du P. Eymard, comme l'a reconnu au Congrès international de Madrid dans son discours M. le chanoine Vaudon : « Mlle Tamisier, dit-il, a vécu toute sa vie des idées du vénérable Fondateur... » Le Souverain Pontife lui-même n'a-t-il pas affirmé lui aussi que le Bienheureux P. Eymard « prépara les voies à l'institution et au développement des grands Congrès eucharistiques ? »

Nous ne pourrions mieux terminer qu'en citant les paroles que M. le chanoine Vaudon adressait aux Congressistes de Madrid, en rappelant l'origine des Congrès eucharistiques : « Parmi les précurseurs et protecteurs de votre œuvre admirable, je vois, dans le premier rang, ce prêtre au cœur de feu, Pierre-Julien Eymard, sorte de prophète de l'Eucharistie, emporté par son zèle brûlant, comme un autre Elie dans un char de feu, feu vivant lui-même, dont la bouche embrasée jetait du feu dans les âmes. *Surrexit Elias propheta, quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat* (Eccl. XLVIII, 1). Élie se leva, prophète semblable au feu, et sa parole était enflammée comme un flambeau. »

JULES BONNECAZE, S.S.S.

Le IIIe Congrès National de Recrutement Sacerdotal

Il n'a fallu rien moins que la ténacité patiente et persévérante, vingt-cinq ans durant, de « l'homme d'une idée », pour faire du Congrès de recrutement sacerdotal une œuvre nationale et désormais officiellement reconnue par l'Église d'utilité publique.

Cet « homme d'une idée », c'est le regretté et apostolique P. Delbrel. A force de faire entendre le même son et de mettre en pratique le *Clama : ne cesses*, il fut compris, soutenu, approuvé, et, Dieu aidant, grâce aussi au très efficace appui du vénérable Archevêque de Paris, Cardinal Dubois, un premier Congrès de Recrutement Sacerdotal, eut lieu, à Paris, en 1925 ; un second, à Marseille, en 1926, et le troisième s'est tenu, cette année, à Rouen. D'autres suivront, d'une année à l'autre ; la liste des villes inscrites où ils auront lieu est déjà longue. Ces Congrès sont fondés, et l'on est en droit d'en attendre des résultats considérables. Grâce à eux, clergé et fidèles sont intéressés à favoriser, chacun dans la mesure de son pouvoir, un recrutement de plus en plus nécessaire et d'enrayer ainsi la pénurie des candidats du Sacerdoce. Dans ces congrès, des principes mûris, médités sont rappelés, développés ; des industries de zèle recruteur suggérées, exposées ; des générosités provoquées et, comme conséquence générale de ces échanges d'idées et des heureuses initiatives qu'elles inspirent, le grand danger d'apauvrissement et de diminution de vocations sacerdotales est, tout au moins en partie, conjuré.

Tout cela dit assez l'opportunité, je dirai mieux : la nécessité de ces assemblées annuelles en faveur du Recrutement Sacerdotal. N'insistons pas davantage. Et disons tout de suite que le congrès de Rouen n'a été, sous aucun rapport, inférieur à ceux de Paris et de Marseille. Utilisant les expériences acquises

dans ces deux précédents congrès, il leur a été, sinon supérieur, du moins plus pratique, en ce sens que les interventions des congressistes, certains détails et particularités suggérés par eux ont, de façon très heureuse, complété les rapports qui ont été lus; ils ont ajouté un intérêt de plus aux *réunions d'études*, lesquelles, de ce fait, ont justifié leur nom.

Le Congrès de Rouen s'est tenu, du 16 au 18 novembre, sous la présidence effective de S. G. Mgr André de la Villerabel, archevêque de Rouen. Une magnifique couronne de quinze à seize archevêques et évêques rehaussait l'éclat de ces réunions.

Dès le vendredi 17, S. E. le Cardinal Dubois, archevêque de Paris, y ajoutait celui de sa pourpre et fournissait la preuve manifeste de l'intérêt que lui inspire l'objet de ces Congrès.

On entendit, le premier jour, le rapport par lequel M. François Veuillot, avec la délicatesse exquise et la note surnaturelle de tout ce qui sort de sa plume, retraça l'*historique des Congrès de Recrutement Sacerdotal*, en exposa les raisons et le but.

Après lui le R. P. Montillet, S. J., répondit, dans des pages d'une théologie à la fois solide et cristalline, à la question : *Qu'est-ce que la vocation sacerdotale?*

Dans l'après-midi du même jour, dans une réunion spécialement réservée aux prêtres, M. Durand-Viel, supérieur du Grand Séminaire de Rouen, nous entretint des *qualités personnelles des Prêtres-recruteurs*, et M. Blouet, supérieur du Grand Séminaire de Coutances, des *difficultés à vaincre dans le recrutement* : deux sujets de caractère très pratique, féconds en observations « vécues », véritables guides dans l'œuvre délicate d'éveil, de culture, de protection, de maintien des vocations.

Avec un tact, un à-propos, un sens pratique, une clarté d'expressions de tous points remarquables, Mgr l'Archevêque de Rouen, sut faire le résumé synthétique de chacun de ces Rapports, et précisa le sens et la formule même des conclusions et des vœux à proposer à l'assemblée.

Le jeudi 18, M. le Chanoine Ardant, vicaire général de Limoges, fit l'exposé des *méthodes éducatrices pour favoriser et conserver les vocations dans la famille*; et M. le Chanoine Lenaud, sous-directeur des Œuvres au diocèse de Bayeux, nous entretint des *méthodes éducatives pour favoriser les vocations dans les Œuvres*. Ces deux rapports, présentés par des « professionnels »,

furent écoutés avec le plus vif intérêt. Ce que la famille commence, les œuvres le continuent, le complètent. Aussi bien, des rapports suivis et intimes doivent-ils exister entre les deux. Que de vocations se perdraient, par l'insuffisant concours de la famille, si les Œuvres n'y suppléaient par une influence surnaturelle, une orientation discrète, venant surtout du prêtre-apôtre, du directeur des consciences, du véritable « homme d'œuvres »!

Une seconde réunion réservée aux prêtres eut lieu le vendredi 19. Dans un rapport substantiel et lumineux, M. le Chanoine Guillemant, vicaire général d'Arras, traita des *rapports entre le Clergé paroissial et les Séminaristes*, tant du petit que du grand Séminaire; et M. le Chanoine Bonnot, supérieur du Petit Séminaire de Marseille, de la *conservation des vocations à la caserne*. Qu'il s'agisse des premiers ou des seconds, il est évident qu'une sauvegarde intelligente et constante doit s'exercer sur eux, à raison soit des dangers des vacances pour les uns, soit de ceux de la caserne pour les autres. Les négliger, les abandonner à eux-mêmes, ne pas les entourer de sympathie, d'intérêt, d'affection, de dévouement, ne serait-ce pas les exposer à altérer, à compromettre, irrémédiablement peut-être, la grâce insigne d'appel dont le Seigneur les a prévenus?

Enfin, dans l'après-midi, après un rapport que je qualifierai de discours dithyrambique, lu sur le ton oratoire et prenant dont il a le secret, par l'éloquent curé de Saint-Patrice de Rouen, M. le Chanoine Glatigny, sur la *façon dont les pères et mères des futurs prêtres doivent remplir leurs nobles fonctions*; le supérieur du Grand Séminaire d'Amiens, M. le Chanoine Lamy nous entretint des *paroisses eucharistiques, pépinières de vocations*. Je peux dire que son rapport fut « le clou » du Congrès ou du moins des réunions d'études du Congrès. En exposant le rôle de l'Eucharistie dans la société, son influence sanctificatrice sur les âmes, il montra, et en quels termes surnaturels et émouvants! comment une paroisse où le culte de l'Eucharistie est en honneur doit nécessairement voir éclore des vocations sacerdotales. L'attraction exercée par le Christ eucharistique sur l'âme de l'enfant, de l'adolescent est assez puissante, en bien des cas, pour devenir une attraction au sacerdoce. L'expérience est là pour le démontrer irrécusablement...

*
* *

Je ne m'attarderai pas à décrire les cérémonies imposantes qui se déroulèrent à chacun des jours de ce congrès dans la majestueuse cathédrale, ce cortège éblouissant d'Archevêques, d'Évêques, de Prélats, de Chanoines, s'avançant à travers la grande nef, au milieu de milliers de fidèles; les sermons tour à tour prêchés par Mgr Serrand, évêque de Saint-Brieuc; Chanoine Thellier de Poncheville; S. G. Mgr Chollet, archevêque de Cambrai; ni le sermon, en l'église St-Sever, de S. G. Mgr Julien, évêque d'Arras, en remplacement de S. G. Mgr Izart, archevêque de Bourges; ni celui de M. le Chanoine Lenert, curé de St-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris, et directeur de l'Archiconfrérie de Marie, Reine du Clergé (1).

Ce fut comme un concert composé des plus belles notes, des plus mélodieuses, en l'honneur du royal sacerdoce, de sa grandeur, de son action bienfaisante sur l'individu, la famille, la nation, la société, le monde entier... Il sera très agréable autant que très édifiant de lire le texte de ces travaux, de ces discours, dans le Compte-rendu *in extenso* qui en sera ultérieurement publié.

Mais comment ne pas dire un mot de la grand'messe pontificale célébrée, le vendredi 19, à la Cathédrale par S. E. le Cardinal Archevêque de Paris? Je fus témoin, en juillet dernier, de celle qui eut lieu, dans la Primatiale de Lyon, à la clôture du Congrès eucharistique national tenu dans cette ville. Pour ne pas égaler en splendeur, en majesté liturgique les cérémonies de la vieille Primatiale des Gaules, les cérémonies qui se déroulèrent dans l'église métropolitaine de Rouen n'en revêtirent pas moins un caractère impressionnant. Je signalerai, en particulier, le chant du *Christus vincit*, accompagné des *Lauies* en l'honneur de tous les évêques présents, et l'imposante

(1) Je me reprocherais d'omettre les deux « causeries » vivantes et vibrantes adressées par M. l'abbé Saliou, curé-doyen de Pontrieux, à la jeunesse des écoles et à celle des patronages en la vénérable église de St-Maclou.

Et pourrais-je ne pas faire mention — et mention honorable, — de celui qui a relativement peu parlé durant ce congrès, mais qui en a été « la cheville ouvrière », l'aimable et très actif M. l'abbé Lieutier, directeur de l'Œuvre des Vocations à Paris, et secrétaire général du Congrès?

cérémonie de l'*Obédience*, à l'offertoire, tous les chanoines et dignitaires venant s'agenouiller devant le célébrant et baiser sa main en signe de soumission à l'Église, mère et maîtresse des âmes.

***

Pour finir, et comme corollaire de ce qui vient d'être dit de façon bien sommaire et incomplète, je n'ajouterai que la réflexion suivante :

Chaque siècle, chaque époque voit éclore et se développer les œuvres qui répondent à des besoins d'une actualité plus manifeste. La Sainte Église, en ces dernières années, déplore avec douleur la diminution des ouvriers destinés à travailler à la vigne du Seigneur. Il y a là un grand danger pour les âmes, pour l'œuvre de conquête du monde que Jésus-Christ est venu racheter par son sang...

Et voici qu'à l'instigation de l'un de ces ouvriers, obscur, mais clairvoyant, et saintement obstiné dans l'inspiration venue du ciel, un mouvement se produit, je dirai : se déclenche, se propage, dont l'objet est le recrutement des collaborations indispensables à cette œuvre de conquête et de salut des âmes.

Il faut des prêtres !... Dieu en fournira à son Église. Mais « aide-toi, et le Ciel t'aidera ». Et l'entr'aide fraternelle s'est organisée; elle fonctionne, elle réalise de consolants résultats. Le recrutement se poursuit ; les recrues se multiplient d'une année à l'autre ; les cadres du clergé se remplissent...

Que Dieu en soit béni ! et que bénis aussi soient les Congrès de recrutement sacerdotal, et tous ceux qui, connus ou inconnus, priant, souffrant ou agissant, travaillent à favoriser ces congrès et l'œuvre de si grande importance qu'ils ont la noble ambition de réaliser !

Chanoine J.-M. LAMBERT,
Directeur de l'Œuvre des Prêtres Éducateurs.

Quelques livres de pédagogie spirituelle

Leçons de choses (1)

La pédagogie devient de moins en moins livresque. Elle se fait pourtant de plus en plus par les livres. Mais les livres servent maintenant de truchement avec les choses. M. l'abbé Bouvet, Directeur du Collège Moyen Stanislas, a publié des *Leçons de choses religieuses*, qui sont une œuvre excellente. Les images y foisonnent, cela va de soi. L'église, l'autel, les vases sacrés, les vêtements des prêtres, la croix, les images d'église, les usages chrétiens, le calendrier chrétien et enfin la sainte messe, toutes ces choses de rencontre et d'usage quotidiens sont ici expliquées, et si bien, qu'ensuite on les comprendra, et que, par elles, on se renouvellera dans les dispositions chrétiennes. Les enfants oublient beaucoup ce qu'ils apprennent. Ils se souviennent mieux de ce qu'ils font. Et c'est le mérite de ces Leçons de choses religieuses de leur révéler le sens, la portée et l'esprit de ce qu'ils font machinalement et sans profit.

Jeux (2)

Nous avons déjà signalé les premiers volumes de cette *bibliothèque pour les jeunes*. En pédagogie, les jeux importent beaucoup, parce que c'est en jouant que les jeunes vivent leur vie originale et spontanée, celle qui prépare la vie tout court. En pédagogie spirituelle, les jeux ont leur importance, *ut removens prohibens*. Cela soit dit pour celui qui s'amuse. Des âmes d'élite jouent pour amuser les autres. Et, précisément, parce qu'elles sont des âmes d'élite, il arrive qu'elles ne savent pas

(1) Abbé Bouvet, *Leçons de choses religieuses*, Paris, de Gigord.

(2) *Des fleurs et des fruits*. Bibliothèque pour les jeunes, dirigée par l'abbé F. Klein. *Seygie, Jeux et divertissements en plein air et chez soi*. Editions Spes, 17, rue Soufflot, Paris. Prix : 12 fr.

jouer, ou faire jouer les jeunes. Voilà un volume qui leur convient tout à fait. L'auteur n'a pas voulu refaire Nadaillac dans ses *Jeux de Collège*, pas plus qu'il n'a cherché à « dépasser les ingénieuses trouvailles des modernes Scouts ou Eclaireurs ». Il est donc très bref sur les jeux de plein air. Ses divertissements d'intérieur tentent la curiosité des plus réfractaires. Physique, chimie, tours de cartes, prestidigitation, et jusqu'à la magie noire et aux images fondantes, tout y est. On se sent, à le lire, une vocation d'amuseur.

Le sport (1)

L'auteur de cette brochure est prêtre, ancien moniteur à Joinville. Double titre, rarement cumulé sur un même nom, et qui donne toute l'autorité technique, morale et spirituelle que la matière exige. Car le sport intéresse la santé, intéresse les mœurs; et la spiritualité elle-même ne peut éluder les problèmes qu'il pose. Tous nos jeunes gens doivent lire et méditer ces courtes pages. Le style simple et vivant, la présentation très soignée, les illustrations en font d'ailleurs une lecture attrayante.

Catéchisme en problèmes (2)

M. le chanoine Duplessy restera dans l'histoire des catéchismes comme un des maîtres, sinon comme le maître des temps présents. Ses œuvres ne se comptent bientôt plus. Mettons que son chef-d'œuvre aura été M. le Chanoine Loutil. Après, tout de suite après, les critiques placeront peut être le volume que nous présentons aujourd'hui : *Catéchisme en problèmes*. C'est un abîme d'ingéniosité. S. E. le Card. Dubois a tout de suite trouvé le mot : « Vous êtes ingénieux, cher Monsieur le Chanoine. Vos lecteurs, comme vos amis, le savent et vous en félicitent ». Et l'ayant trouvé il le répète, parce que c'est le mot juste : « Ils s'en félicitent surtout pour le bien que vous faites en mettant au service des âmes non

(1) J. W. *En face du sport. Conseils aux jeunes.* Paris, Editions Spes, 0 fr. 75.

(2) E. Duplessy, *Le Catéchisme en problèmes.* Cours moyen : catéchisme de communion solennelle. Paris, Téqui, 9 fr.

seulement votre foi, votre zèle, mais votre esprit, votre ingéniosité ». Nous avons repris le mot. Pouvions-nous mieux faire ? Qu'on en juge : « Qu'appelle-t-on la croix du clocher ? de l'autel ? du tombeau ? la croix de procession ? la croix pectorale ? la Croix rouge ? la croix d'honneur ? la croix de guerre ? — Quelle différence y a-t-il entre la croix du chemin et le chemin de la croix ? » Et cette *Enigme* : « Je suis toujours prochain sans être toujours proche. Pas toujours très aimable, il faut toujours m'aimer ? Qui suis-je ? » Et l'on se prend à désirer le *Livre du Maître*, qui nous est promis. M. l'Abbé Clément nous a dotés de jeux, lotos et cartes catéchistiques. M. le Chanoine Duplessy nous aura donné les jeux d'esprit catéchistiques.

Pour former une élite (1)

M. Gustave Daumas avait publié en 1922 une *1re Série de Causeries familiales*, auxquelles les chroniqueurs d'éducation ont fait excellent accueil.

Cette nouvelle série ne déçoit pas les admirateurs de la première. M. Daumas, qui est un artiste, excelle à suggérer plus qu'il ne dit et même à faire entendre des choses qu'il ne dit absolument pas, et qu'il n'a peut-être pas l'intention que l'on devine. Et c'est charmant de s'introduire à sa suite dans l'intimité des mœurs bourgeoises, au Cours, à la maison même, et de voir au naturel ces milieux d'élite, où se forment nos plus pures élites. Du point de vue spécial de la pédagogie spirituelle, qui est le nôtre, nous éprouvons un plaisir extrême à lire, sous la plume d'un laïc, les plus authentiques leçons de la morale et de la perfection chrétienne. M. D. ne prêche pas. Mais il parle sans détour de Jésus et du saint Evangile. *Non erubesco evangelium.* Où cependant il nous semble porter le plus de fruit, c'est où la solution de foi qu'il ne formule peut-être pas expressément, se laisse deviner et paraît alors la clef de toute la pensée. A ces jeunes gens, dont la seule misère peut-être est d'être nés trop riches, il fait aimer, il fait pratiquer la pauvreté. Pour pratiquer la pauvreté, saint François quittait ses chaussures ; pour pratiquer le recueillement, saint Bruno s'enfonçait dans des montagnes inaccessibles ; pour pratiquer le renoncement et le service des

(1) Paris, Beauchesne, 15 fr.

pauvres, d'aucuns ont passé les mers : ceux-ci, qui ne le peuvent pas, du moins pas tous, ni tout de suite, n'en ont pas moins reçu le même et authentique esprit, l'esprit des grands aumôniers, des grands prieurs, des grands mortifiés, desquels il importe alors très peu qu'on ait ou qu'on n'ait pas l'habit. Ces pages sont excellentes pour les jeunes gens, encore meilleures, s'il se peut, pour les familles auxquelles il semble surtout qu'elles aient été destinées. Et les éducateurs de profession ne peuvent pas les ignorer.

Lucile de Senhilhes (1)

L'enseignement par l'exemple restera la méthode préférée du Saint-Esprit. Pour former des élites, il suscite des saints. Ajoutons, dans cette chronique encore, un nom au livre d'or de l'Enfance héroïque : Lucile de Senhilhes. Le trop court opuscule qui lui est consacré porte l'*imprimatur* de Poitiers, à la date du 15 juillet 1908. Près de vingt années ont mûri cette mémoire, qu'il est grand temps de faire connaître aux foules. Lucile mourut à l'âge de quinze ans. Ce fut une enfant admirable, qui n'eut de l'enfance que les privilèges sans les enfantillages. Le biographe anonyme ne rapporte pas qu'elle ait eu de défauts à combattre. Il s'emploie uniquement à louer ses ascensions dans les vertus, ou, plus exactement dans l'héroïcité des vertus. La plupart des jeunes enfants, dont nous avons signalé l'histoire, avaient hérité des inclinations difficiles, qu'il leur fallut vaincre, et ils étaient devenus bons sous peine de devenir mauvais. Celle-ci, prévenue, semble-t-il, de grâces plus rares, fût restée bonne, si elle n'était devenue excellente. C'est l'impression qui se dégage de la première moitié de l'opuscule, ou de la vie de Lucile. La suite, composée d'extraits de ses notes intimes, « ses secrets avec son Jésus », confirme cette première impression d'une vertu extrêmement avancée, qui ne connaît pour ainsi dire plus l'effort contre les résistances de la nature, et qui lutte seulement contre les difficultés de l'œuvre. Jusqu'à ses derniers jours, Lucile avait été comblée de tous les biens et de toutes les joies de ce monde, en même temps que des plus douces joies de la piété. Avec instance, elle demanda de souffrir. Elle dut renouveler ses

(1) *Lucile de Senhilhes*, Paris, Haton ; franco : 1 fr. 50.

instances. Son Jésus enfin l'exauça. Une cruelle maladie immola, sans qu'une plainte fût entendue, la très pure victime, qui s'était offerte pour la France. On dit avoir invoqué Lucile en différents lieux et avec succès. « A diverses reprises, des personnes dignes de foi ont attesté qu'elles avaient été l'objet de faveurs très particulières dont Lucile était l'intermédiaire manifeste ». Citons encore : « En l'année 1909, sous les auspices des RR. PP. Rédemptoristes, se fondait à Rome une croisade eucharistique pour les premiers communiants; et, pensant que Dieu lui-même leur avait ménagé dans notre petite amie un modèle, on voulait bien lui confier le soin de s'en faire la protectrice et comme la patronne au ciel. Son image, très bien encadrée, écrivait le R. Père Directeur, a sa place d'honneur dans les bureaux de la Revue de la Croisade, et, près du cœur eucharistique, préside à tous nos travaux ». Nous souhaitons vivement que cette merveille de la grâce qui nous paraît, mais de trop loin, émerveillante et tout à fait exceptionnelle, soit examinée de près, étudiée à fond, et que l'Auteur de toutes grâces en reçoive les louanges, la gloire, qu'il en attend.

Marguerite D... (1)

Cette biographie sera la consolation des mamans, qui ne peuvent pas venir à bout de leurs filles : « Veuillez, je vous prie, écrivait une des maîtresses au papa, qui était veuf, raisonner un peu Marguerite. Elle perd complètement son temps en classe, n'apprenant aucune leçon et ne voulant se gêner en rien. Elle a pris le parti de rire de toutes les observations qui lui sont faites... » Elle fut visitée par la douleur. Et son âme s'éleva. Elle a laissé de nombreuses notes manuscrites. Quelques extraits de ces notes constituent la partie principale de ce petit volume : elles sont pieuses, fortes, roboratives. Exemple : « Quel est votre sanctuaire favori ? Ma chambre de malade, *ma prison dorée*... Si vous choisissiez une devise, quelle serait-elle? Toujours et quand même. Ou : Vaincre ou mourir. — Écrivez une citation dont vous chérissez le sens : Où Dieu nous a semés, il faut savoir fleurir. »

(1) *Une petite âme du bon Dieu. Marguerite D..., 1890-1918.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 80 p.

Histoire de l'Enfant Jésus (1)

L'histoire de l'Enfant Jésus par Mlle R. Zeller n'est pas une nouveauté. Mais l'édition que nous signalons est toute nouvelle. A un récit, qui était une œuvre d'art autant que de piété et de zèle, la librairie de l'Art Catholique a fourni la présentation qu'il méritait. D'une belle écriture, elle a fait un beau livre. Au surplus, deux cents exemplaires ont été tirés sur vélin d'Arches numérotés de 1 à CC, qui se vendent 70 fr. Une fois admis que cette édition n'est pas une édition de propagande, on ne peut souhaiter pour un prix plus modique un plus joli cadeau de fête ou de jour de l'an.

A l'école de Sainte Marguerite-Marie (2)

Cent cinquante-huit pages, dix chapitres : le premier consacré à une courte biographie de la sainte; les quatre derniers, au culte du Sacré-Cœur. Les cinq restant, qui sont la moelle de ce petit ouvrage, traitent de la piété; de la mondanité, de la souffrance, de la vocation, et du choix d'une Congrégation. Les conseils sont simples, précis, et généreux. Par eux-mêmes ils éliminent les âmes médiocres, pour qui cet ouvrage n'est pas écrit, et assurent une garantie suffisante aux pratiques de haute piété qui sont ici proposées.

Vers le sacerdoce (3)

L'extrême diversité des âmes explique la diversité des livres qu'on leur adresse. Ce petit livre ne ressemble à aucun autre. Mais il est le décalque d'une âme sacerdotale, où pourront se reconnaître et se complaire d'autres âmes de prêtres ou de séminaristes. Encore un coup, il faut des miroirs pour toutes les âmes.

(1) R. Zeller, *Histoire de l'Enfant Jésus*. Illustrations de Paule Marrot. Art Catholique, 6, place Saint-Sulpice, Paris; in-16 jésus orné de bois. Prix : 18 fr.

(2) Thévenot, *La jeune fille chrétienne à l'école de Sainte Marguerite-Marie*. Paris, Téqui.

(3) Abbé Méra, *Vers le Sacerdoce. Lettres d'un curé de campagne à un séminariste*. Avignon, Aubanel frères.

« *Nos maîtres, les petits* » (1)

Quand on scrute ces âmes d'enfants, quand on pèse, à la balance commune de nos estimations, ces jeunes héroïsmes, on se demande : Est-ce bien vrai? ou si je rêve? Mais non, vous ne rêvez pas. Et c'est bien vrai. Souvenez-vous, réplique le P. Marmoiton, que les petits sont nos maîtres. Et c'est le titre même d'une héroïque plaquette où le distingué Directeur de la Croisade Eucharistique initie par les faits les sceptiques, les hésitants, les pusillanimes, à la vie de prière, de communion « fréquente et surtout fervente », de sacrifice et d'apostolat, de nos chers « et tout-puissants » petits croisés. On comprendra ou on ne comprendra pas. Mais c'est comme ça. Et ç'aura été l'inspiration de génie, ou plutôt l'inspiration toute divine, du fondateur de la Croisade, d'exciter les virtualités latentes, et jusqu'à lui trop négligées, de nos petits garçons et de nos petites filles, pour la pratique héroïque des vertus surnaturelles. Cet opuscule, à notre avis, mérite de rester.

Cadets (2)

Ce coup de clairon a été sonné à Verdun, au bois Fumin, le lundi de Pâques 1924. Les dernières notes ont été répétées mille fois. Le R. P. était venu méditer au lieu précis où le lieutenant Del avait expiré entre ses bras. « Et son dernier regard m'avait redit la même angoisse : les petits. C'étaient les recrues de 19 qu'il menait pour la première fois au feu, — suivaient-ils? Allons, les enfants, ça suit? Le trou d'obus où il agonise est sous mes pieds. Je m'agenouille et, fermant les yeux, j'entends tous les bruits de cette nuit, le crépitement des grenades rageuses et le barrage qui nous enveloppe, et puis l'appel impérieux et tendre : Debout, les enfants, ça suit? Et il me semble que de tous les ravins débouchait soudainement vers nous une relève impétueuse de beaux gars de France, ardente comme les bleuets de 1916 qui pleuraient de

(1) *La croisade Eucharistique des enfants. Nos maîtres les Petits.* Toulouse, Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir. Prix, 0 fr. 75.

(2) P. Doncœur, *Cadets*. Art Catholique, Paris, 2 fr.

ne pouvoir suivre les camarades, adolescents aux yeux transparents, aux lèvres joyeuses, qui, ayant mis la main dans la main des aînés, emboîtaient à leur hauteur un pas héroïque. Del, appelai-je doucement, dormez en paix : ça suit ! » C'est dans le rayonnement de ces visions tragiques que le R. P. a contemplé les jeunes qui n'ont pas fait la guerre, les Cadets. Il trace un portrait prestigieux ou de ce qu'ils sont ou de ce qu'ils veulent être. « Splendeur de la vie humaine par un christianisme intégral », telle serait la formule des ambitions de cette ardente jeunesse. « Génération du sacrifice, dirions-nous des aînés. Génération de vie intense, dirions-nous des cadets, appelés les premiers aux héroïsmes de la bataille et les seconds aux rudes tâches de résurrection. Si les formes sont diverses, égale doit être la générosité puisque les devoirs sont également impérieux, et comme il a fallu que s'affirment les victimes, il faudra que se lèvent les ouvriers. » Que l'élite des élites boive à cette coupe l'ambroisie.

F. Gellé.

Pour la lecture spirituelle

Sur la vie chrétienne (1)

L'ouvrage est divisé en sept livres, correspondant aux sept degrés par lesquels on s'achemine vers la perfection chrétienne : crainte, piété, science, force, prudence, purification du cœur, sagesse. A lire ces titres de chapitre on pourrait croire que l'auteur a divisé son livre d'après les sept dons du Saint-Esprit. Néanmoins l'on remarquera qu'il n'est pas question des dons de conseil et d'intelligence. Si la « prudence », objet du chap. v, correspond en somme au don de conseil qui la perfectionne, le lien paraît bien lâche entre don d'intelligence et purification du cœur, d'autant que le chapitre ainsi intitulé traite des quatre vertus cardinales. On peut donc discuter la division adoptée par l'auteur, qui n'est, semble-t-il, pas indemne de tout arbitraire, et regretter que les liens ne soient pas plus serrés, non seulement entre les chapitres dans leur énoncé général, mais encore d'un chapitre à l'autre entre tous les paragraphes. On ne saurait évidemment contester que ce soit la difficulté inhérente à un recueil de ce genre, dès lors que d'extraits épars et divers on veut constituer un tout. Malgré les réserves qui viennent d'être faites, l'auteur a réussi en définitive à composer « *un* » ouvrage répondant au titre qu'il porte : « La vie chrétienne ». — Par ailleurs on ne pourrait trop le louer d'avoir voulu répandre un choix des plus beaux textes de saint Augustin dans le public chrétien. Bien des âmes de fidèles et de prêtres trouveront là une forte et saine nourriture pour alimenter leur vie intérieure, des aperçus nouveaux et profonds, des pensées, des sentiments, des prières correspondant à leurs divers états d'âme : l'âme du grand Docteur africain était si riche, si nuancée et si expansive! Il faut

(1) R. P. Antonin Tonna-Barthet, O.E.S.A., *La Vie chrétienne*. Extraits des œuvres de saint Augustin. Traduction autorisée. Paris, Bonne Presse, 1925, 1 vol. 93 × 150 de XII-807 pages.

savoir gré au traducteur d'avoir su garder quelque chose du charme et de la vie du texte original, et cela ne sera pas un des moindres attraits de ce petit livre. Qu'il nous soit permis de formuler un regret, celui que l'on n'ait pas songé à donner les références de ces textes augustiniens afin que l'on pût immédiatement se reporter au texte latin.

fr. M.-H. LAVOCAT.

Les grâces de la mort (1)

Même parmi les chrétiens on juge trop souvent la mort d'un point de vue humain, oubliant les lumières consolantes que la foi projette sur cette épreuve de la mort et le redoutable mystère de l'au-delà. Sans doute cette épreuve est dure à la nature, mais le Christ et son Église ont su entourer l'âme chrétienne de défenses et de secours puissants à ce moment de lutte que suivent d'éternelles joies. C'est ce que le R. P. Menne rappelle dans les huit chapitres de son livre : 1) Les vues de la foi sur la mort; 2) La dernière absolution; 3) Le saint Viatique; 4) L'Extrême-Onction; 5) La prière pour les morts; 6) La messe pour les morts; 7) Le bonheur des morts auprès de Dieu; 8) La vie de famille des élus entre eux et des élus avec nous.

Le R. P. a préféré la forme oratoire de l'entretien au simple exposé, et ses pages conservent la vie, le ton familier et plus chaud de l'entretien. Cela n'est pas pour déplaire. Puisse ce livre redresser tant de mentalités chrétiennes déformées!

fr. M.-H. LAVOCAT, O.P.

L'intercession des saints (2)

Ce petit livre est un ouvrage de vulgarisation théologique, un véritable traité de la médiation des saints, du mode et de

(1) R. P. E.-P. Menne, des Frères Prêcheurs, *Les grâces de la mort chrétienne*. (La Vie Spirituelle : collection Dominicaine). Lille-Paris-Bruges, Desclée, de Brouwer. 1925. In-12 de 109 pages. (Sans indication de prix.)

(2) R. P. Marie-Joseph Gerlaud, des Frères Prêcheurs : *L'intercession des Saints*. Paris, Téqui. 1925. In-12 de IX-106 pages. Prix : 3 fr.

l'efficacité de cette médiation. Qu'on en juge par l'énoncé des chapitres. Un chapitre préliminaire historique opposant les erreurs des premiers siècles puis surtout l'erreur protestante à la doctrine de vérité. Une première partie établit le *fait de l'intercession* : 1) Dieu, seul Auteur de la grâce, 2) Le Médiateur parfait, 3) Les Médiateurs secondaires, 4) Hiérarchie de l'intercession : Marie, Médiatrice maternelle, 5) Marie, Médiatrice des médiateurs. Ces Médiateurs. — La deuxième partie expose le *Mode de l'intercession*, et aussi son efficacité : 1) La prière des Saints, 2) Nos prières connues des saints, 3) Excellence et utilité de l'invocation. — Telles sont les grandes lignes de ce traité exposant avec une précision, une clarté et une simplicité, qui a rendent accessible au grand nombre, la doctrine de saint Thomas d'Aquin. On remarquera son opportunité au moment où le dogme de la médiation universelle de Marie semble tout proche de sa définition. Cet ouvrage, en se répandant, contribuera, il faut l'espérer, à mettre de l'ordre dans la piété des fidèles, à hiérarchiser leur dévotion, à ne pas faire passer les saints médiateurs secondaires avant Marie, Médiatrice universelle, ni surtout avant le Christ, le Médiateur parfait. Répandre ce petit livre, faire connaître la doctrine qu'il expose, serait donc lutter contre l'envahissement des âmes par les dévotions secondaires aux dépens de la vraie vie chrétienne profonde. Remercions le P. Gerlaud de nous aider à lutter contre ce désordre, ce mal trop réel chez certaines âmes.

fr. M.-H. Lavocat, O. P.

Le Christ de l'âme franciscaine (1)

Sous ce titre, le R. P. Valentin-M. Breton, O. F. M., a réuni en volume, en leur conservant la forme alerte, incisive, volontiers familière, de la première rédaction dans *la Vie Franciscaine*, une série d'instructions catéchistiques sur la Personne, la fonction, l'Œuvre, la connaissance et l'imitation de Jésus. Très nourries de la sainte Écriture et de la liturgie, ces pages où s'expriment une foi profonde et une grande tendresse pour Notre-Seigneur ont fait et feront du bien. L'auteur avertit que

(1) Collection *Caritas*, chez Bloud et Gay, 1 vol.

son but étant d'édifier, non de faire de la spéculation ou de la polémique, il épargne à ses lecteurs les discussions d'écoles « qui sont plus propres à fomenter les disputes qu'à avancer l'œuvre de Dieu ». Fort bien, mais alors pourquoi s'inspirer si visiblement de la thèse d'école selon laquelle le Verbe se serait incarné, même si l'homme n'avait pas péché, non pas évidemment pour accomplir la rédemption, mais pour achever l'univers ou pour exercer sa fonction essentielle et primordiale de chef? Cette thèse soutenue, avec des nuances diverses, par le dominicain Albert le Grand, les franciscains Alexandre de Halès, Duns Scot et ses disciples (mais non pas saint Bonaventure), modifiée par Suarez, exposée avec prédilection par des spirituels modernes comme le P. Faber et Mgr Gay, et tout récemment par un prédicateur célèbre qui l'encadrait de commentaires à lui, est assurément belle, mais n'a pas de titre spécial à se réclamer du « stigmatisé de l'Alverne », qui s'abstenait, réellement, lui, des préoccupations d'école, à qui suffisait la doctrine commune de l'Église et qui eût aimé, je crois, saint Thomas parlant ainsi : « Sur le point de savoir si Dieu se serait incarné au cas où l'homme n'eût pas péché, les avis sont partagés. Les uns disent oui, les autres non. C'est plutôt avec ces derniers qu'on doit se ranger, *quorum assertioni magis assentiendum videtur*. Les choses qui viennent de la seule volonté de Dieu, et dépassent les droits de toute créature, ne peuvent nous être connues que si elles se trouvent dans la sainte Écriture où cette volonté de Dieu nous est manifestée. Or partout, dans la sainte Écriture, la raison de l'Incarnation est tirée du péché du premier homme. Il convient donc davantage de penser que l'œuvre de l'Incarnation est dans un tel rapport au péché à guérir que sans le péché elle n'eût pas eu lieu » (III[a] P., q. 1, a. 3.).

Saint François, me semble-t-il, n'eût pas moins aimé cette réflexion de Cajétan, réfutant Scot : « Il n'y a aucun inconvénient à ce que la divine Sagesse, provoquée par la Miséricorde, ait décidé d'accomplir un bien aussi excellent que l'Incarnation uniquement à l'occasion du péché. » (in III. P. q. 1, a. 3, n. x) (1). Pourquoi ajouter, sans preuves décisives, des pensées

(1) Saint Bonaventure en tout cas s'exprime ainsi : *Videtur autem primus modus* (l'Incarnation indépendante de la chute) *magis consonare judicio rationis : secundus tamen, ut apparet, plus consonat pietati : quia*

d'homme à la parole de Dieu, et au dogme de l'Église : *Credo... in Jesum Christum qui propter nos et propter nostram salutem descendit de coelis et incarnatus est*?

Disons à ce propos que certains scotistes modernes, pour critiquer plus aisément la position si sage de saint Thomas et de ses disciples, feignent de supposer que le plan divin a, dans cette doctrine, subi des retouches. Cet anthropomorphisme est bien éloigné de la pensée du saint Docteur. C'est aussi un sophisme, cent fois réfuté, de dire que si le Christ ne s'était incarné que pour nous racheter, le plus parfait serait ordonné au moins parfait et que c'est là une chose inadmissible. « Il est vrai, dit par exemple le cardinal Billot, que le Christ en tant qu'homme est pour nous, mais non comme un instrument est pour l'œuvre à faire. Il est pour nous comme le parfait est pour l'imparfait dont il procure le bien. C'est nous au contraire qui sommes pour le Christ, comme pour la fin à laquelle nous devons être assimilés et que notre justification et notre salut glorifient (1). »

fr. M.-B. Lavaud.

Saint François d'Assise (2)

Quoi de plus touchant dans leur simplicité et leur fraîcheur que ces récits des trois compagnons de saint François? Des

auctoritatibus Sanctorum et Sacrae Scripturae magis concordat (in IV Sent., d. I, a. 2, q. II, cité par M. Michel, D.T.C., art. *Incarnation*, col. 1502).

(1) Billot, *De Verbo Incarnato*, 4e éd., p. 42.

M. Michel, art. cité du D.T.C., col. 1502-1505, résume bien l'opinion thomiste, et les distinctions lumineuses (en particulier celle de la *finis qui* ou *cujus gratia* et la fin *cui*) formulées par saint Thomas, développées spécialement par Jean de Saint-Thomas, les *Salmanticenses* et Gonet, qui permettent de résoudre toutes les objections de Scot. On y trouvera toutes les références utiles, et des citations judicieusement choisies. Voir aussi l'ouvrage français du P. Hugon, sur le *Mystère de l'Incarnation*. La gloire du Christ-Chef, Pontife et Roi, ne resplendit pas moins dans la conception de saint Thomas d'Aquin. C'est le moins qu'on puisse dire.

(2) Abbé Louis Pichard, professeur à l'Institut Catholique. *La Légende des Trois Compagnons*. Vie de saint François d'Assise par frère Léon, frère Ange, frère Rufin. Traduite du latin. Paris, L'Artisan du Livre, 1926. 1 vol. 13 × 19 de 236 pages; prix 15 fr.

premiers parmi ses disciples, ils ont vécu dans une constante intimité avec lui : l'on sait la prédilection marquée du Povello pour frère Léon, « *le petit agneau de Dieu* ». C'est l'âme naïve, enthousiaste et austère du Saint qui transparaît à travers ces récits qui sont la base de toute vie de saint François d'Assise et qu'aucune étude ne peut remplacer ou éclipser. M. l'abbé Pichard a donc été heureusement inspiré de donner au public chrétien et aux amis de saint François une élégante traduction de *La Légende des Trois Compagnons*. M. Pichard est un humaniste, professeur de langue latine; mais que cela ne nous prévienne pas contre lui : à lui ne convient pas le fameux : « *traductor, traditor* ». Il n'a pas sacrifié l'exactitude à l'élégance, et s'est efforcé de garder « quelque chose de la simplicité alerte et de l'aimable abondance du latin familier » : disons qu'il y a réussi. *La Légende* n'a pas la prétention d'être complète et pourrait apporter une certaine déception à qui ne connaîtrait saint François que par elle. Dans un charmant avant-propos de 39 pages. M. Pichard prévient cette déception et complète dans ses traits essentiels la physionomie du Saint qui l'a conquis; en même temps il présente les trois compagnons auteurs de la légende. La présentation du texte est très soignée, attrayante, artistique : elle fait honneur à « L'Artisan du Livre » et n'est pas un des moindres charmes de l'ouvrage.

fr. M.-H. Lavocat, O. P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Augustinus, episc. Forojul.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin. — Ligugé (Vienne).